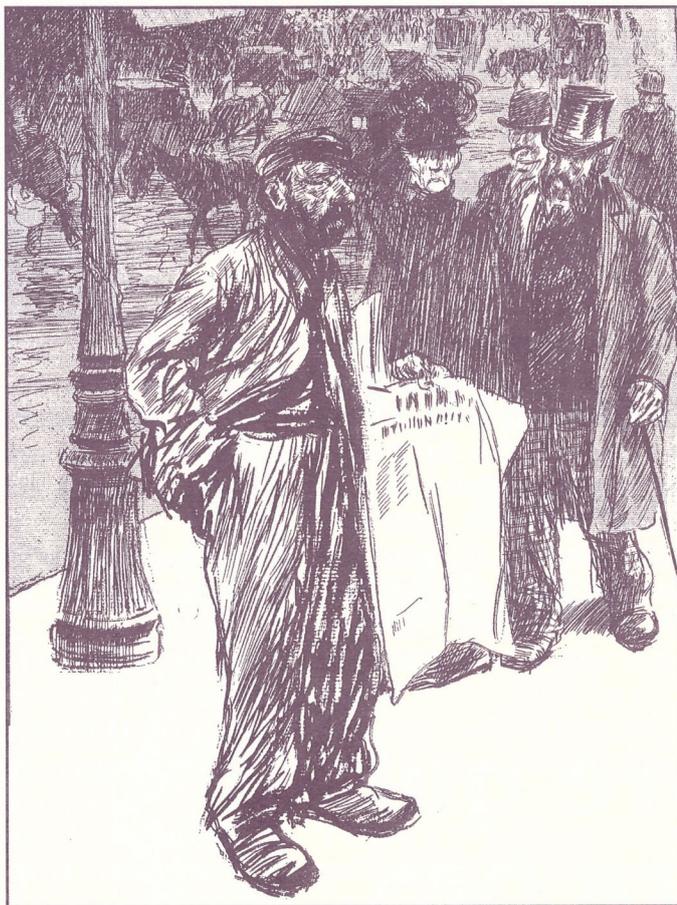


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N°
108

Décadaire
de civilisation française
et de tradition catholique

*Le journalisme ne m'a pas réussi,
mais ce n'est pas à cause de mon style*

- Rassurant : La Loi Toubon protège les Zélites
- Ahurissant : des nazis à Verdun en 1917 !
- Réconfortant : l'autodiscipline chez les Jeunes .
- Partisans : fallait-il les chanter ?
- Espionnant : l'Educ' Nat' questionne les élèves.
- Musulmans : Cohen veut les envoyer à la mosquée.

Lettres de chez nous



— Excusez, M'sieu n'aurait pas besoin de deux déménageurs, par hasard !

Le Libre Journal déménage

Après trois ans de fidélité au 139 Boulevard de Magenta, le *Libre Journal* est contraint de déménager sous peine d'étouffer sous le poids de ses archives et de sa collection.

Quelques amis, informés de ce projet nous ont gentiment proposé leur aide financière pour franchir ce cap couteux.

Nous les en remercions vivement.

Les lecteurs du *Libre Journal* qui voudraient participer à la souscription ouverte pour faire face aux dépenses qu'entraîne cette migration nécessaire peuvent adresser leur participation à l'adresse qui est encore la notre pour quelques semaines : SDB, 139 Bd de Magenta, 75010 PARIS.

Merci d'indiquer : souscription déménagement.

Le Libre Journal

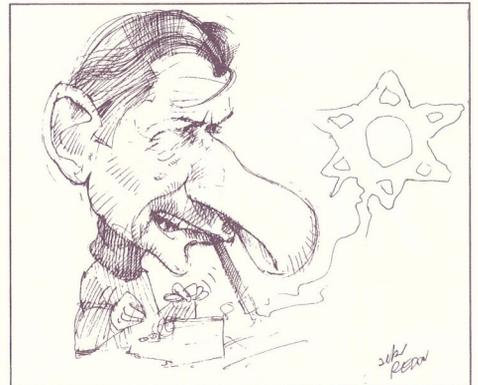
**Saisissant !
A saisir
avant saisie**

**Le livre qui
ne fera pas
rire Toubon.**

**En vente au journal
120 F franco
Chèques à l'ordre de
J.P Cohen.**

— Jean-Pierre COHEN —

Les Cohenneries



Préface de

Jean-Marie Le Pen

Les vilains hardis

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise
139, bd de Magenta - 75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.
Directeur : **Serge de Beketch**
« Le Libre Journal
de la France Courtoise »
est édité par la Sarl de presse
SDB, au capital de 2 000 F
Principaux associés :
Beketch, Fournier
Directeur de publication :

Danièle de Beketch
Commission paritaire :
74 371
Dépôt légal :
à parution.
Imprimerie :
R.P.N Le Blanc-Mesnil
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33



Editorial

Allons, ces jeunes peuvent mieux faire !

Les citoyens attachés à la sécurité et à l'ordre public s'inquiètent de la multiplication des violences dans les banlieues occupées.

C'est à mon sens une mauvaise analyse de la situation.

Prenons le dernier exemple en date.

A l'issue d'un concert de rap organisé par la Maison de Jeunes d'Athis-Mons dans l'Essonne (France), deux bandes de *jeunes* s'affrontent.

La première est chez elle. C'est à dire qu'elle rassemble une population de *jeunes* installés la Grande Borne-Grigny. Une tribu locale, en somme.

L'autre est constituée de *jeunes* d'une tribu voisine. Des occupants d'Athis-Mons.

A la fin des danses tribales, les deux groupes commencent à se battre rituellement. Motif : un *jeune* d'Athis s'est « intéressé » au scooter d'un *jeune* de Grigny.

Les policiers interviennent et, sous une pluie de pierres, parviennent cependant à disperser les belligérants après une bataille rangée.

Le lendemain, les *jeunes* de Grigny organisent une expédition punitive contre les *jeunes* d'Athis-Mons. Un *jeune* reçoit un coup de couteau dans la poitrine, deux dans le dos. Il tombe au sol. Une décharge de chevrotine lui brise les jambes et une batte de base-ball lui défonce le crâne. Ce que *Libération* appelle « une virée ».

La police interpelle vingt-deux *jeunes* qui dénoncent sans hésiter

les membres de la bande auteurs des coups mortels.

Dans le cadre de l'enquête, une perquisition dans l'appartement d'une famille *jeune* permet la saisie d'un million cent mille francs en liquide, de cent mille francs en bons du Trésor, d'un compte en banque recelant plus de quatre cent quarante mille francs, d'un compte épargne disposant de plus de cent quatre-vingt mille francs, des actes de propriété de deux appartements et de quatre voitures (trois BMW, une R21 GT Turbo). Le tout provenant d'un trafic de drogue et appartenant au père, *jeune* comme ses fils et bénéficiant comme eux du RMI.

La famille *jeune* est arrêtée.

Au bilan, une bonne trentaine de *jeunes* hors d'état de nuire dont une dizaine pour un bon moment et un à titre définitif ; un gang de *jeunes* marchands de mort démantelé ; des profiteurs du RMI éliminés.

Tout ça sans racisme ni bavure puisque les *jeunes* eux-mêmes ont procédé au nettoyage par des méthodes que la loi et les ordres interdisent aux indigènes et à leur police.

Je le dis très posément : dans l'ensemble, c'est plutôt une bonne affaire et je ne doute pas que de nombreux *jeunes* sauront s'inspirer de l'exemple de leurs camarades d'Athis-Mons et de Grigny.

Ils doivent même pouvoir mieux faire...

Serge de Beketch



SIGNIFICATION



L'élection d'un communiste à Gardanne ravit la grosse presse qui se garde bien de signaler que cette "victoire-de-la-démocratie" a été saluée au son de l'*Internationale*... Du coup, le "cas Gardanne" redevient le "test national" qu'il avait cessé d'être au lendemain du premier tour quand FN et PC s'étaient retrouvés seuls en lice, les "vedettes" du RPR et du PS étant dans les choux et chacun expliquant que cette partielle était "un cas particulier sans signification nationale".

FAIRE FRONT



Au vrai, le "FRIC" (Front républicain pour l'immigration et la corruption) n'a pas de quoi pavoiser : dans une ville communiste depuis toujours, malgré la mobilisation hystérique de tous les partis, de la grosse presse, des loges et des temples, de la coterie homo et des autres lobbies, le tout sous la conduite de Gaudin, parrain de la région, il s'est tout de même trouvé près de vingt mille citoyens assez courageux et responsables pour oser "faire Front". C'est bon signe.

CRÉTINS



"Les immigrants jugent la France". Pour une majorité d'immigrés sondés par le *Nouvel Obs*, France égale chômage, racisme, sida, pauvreté et exclusion. Un Français disant la même chose de l'immigration serait condamné mais on

Nouvelles

Le secret de la Lex Le Penia

Pourquoi Toubon a-t-il renié l'indignation démocratique qu'il avait si bruyamment manifestée en 1990 lors du vote de la loi Gayssot au point de décider aujourd'hui un renforcement et une aggravation de ce texte de pure inspiration stalinienne ? (voir page 7) Bien sûr, parce que les stratèges électoraux de son parti espèrent forger ainsi une arme nouvelle contre l'irrésistible montée en puissance du Front national qui, on l'a vu aux journées parlementaires de La Baule, panique littéralement la coalition majoritaire. (Cet affolement, d'ailleurs, explique à lui seul le hara-kiri politique de Gaudin appelant à voter communiste à Gardanne.) Bien sûr, aussi, parce que de puissantes coteries l'exigent qui tiennent boutique d'antiracisme et dont certains affidés sont présents jusque dans l'intimité du garde des Sceaux du XIII^e arrondissement.

Mais il est une autre raison, moins voyante, et dont le secret transpire à travers une campagne activée depuis quelques mois dans les médias aux ordres des lobbies. En mars 1996, nos lecteurs voudront peut-être s'en souvenir, le *Libre Journal* relevait une série d'attaques curieusement concertées.

Sur une radio périphérique, Léotard avait dénoncé les prémices du fascisme. Le roi du non-lieu les reconnaissait dans le "populisme" qui consiste à "penser que le peuple peut avoir raison contre

ses dirigeants". La même semaine, dans *Le Monde*, Attali avait proclamé les "droits d'une surclasse européenne" et un certain Michel Guénaire, mondain aimant à jouer les "interfaces" entre gauche caviar et droite saumonée, avait fustigé la France, "ce pays qui n'aime pas ses élites dirigeantes", soutenant que "la critique des élites gêne tout avancement de l'Histoire" et décrétant que "le droit ne doit pas gêner l'action des élites".

Puis cette flambée de manifestations "écologistes" était retombée sans que rien ne fût réellement proposé de concret, en dépit de l'appel de Guénaire à "répondre au refus inconscient des gens à la base de la société de se reconnaître des élites".

C'est qu'il était difficile d'ériger le populisme en délit pénal.

Restait à trouver un biais qui permit de poursuivre les populistes.

Les experts en chicane se sont attelés à la tâche et ils ont fini par trouver : si l'on ne peut pas poursuivre le populisme, il suffit de le transformer en quelque chose qui soit accessible aux foudres de la loi. D'où l'idée de défendre au Peuple-base de s'attaquer au "Peuple-élite".

Ce tour de passe-passe serait resté ignoré "des gens à la base de la société" si, la même semaine, dans le même journal, deux phares de la pensée unique n'avaient eu la curieuse idée de braquer sur lui toutes leurs lumières.

Ce sont Alain Duhamel et Bernard-Henri Lévy qui, tranquillement, mangent le morceau dans leurs chroniques du *Point* (19 octobre 1996).

Le premier commence très fort : "Jamais, depuis Vichy et la Libération, les élites françaises n'ont été remises en cause aussi durement et systématiquement qu'aujourd'hui".

Et d'énumérer les procès (mauvais, bien sûr) faits aux élites : le chômage, l'insécurité, l'Europe, l'immigration, la bureaucratie, la drogue. Pour conclure, "Le Front national, c'est le rejet des élites", avant de reconnaître, au détour d'une phrase, "la spécificité des élites françaises, leur originalité, leur excessive homogénéité".

Ben mon vieux ! On n'aurait pas osé en dire autant.

Comme en écho, Bernard-Henri Lévy reprend le même thème. Il cite d'abord Raymond Aron qui, devant la Société française de philosophie, en 1939 (!), dénonçait comme fasciste et totalitaire la "constitution de nouvelles élites" et la "lutte entre anciennes et nouvelles élites".

Puis, à l'abri de ce maître de la pensée libérale, il dénonce à son tour comme Barrésienne l'idée "d'élites fondamentalement impures, corrompues, auxquelles devrait s'opposer un peuple demeuré pur" ; comme "obsession de Drieu" l'idée qu'un "peuple sain devrait revitaliser des élites exsangues, épuisées, à bout de



du marigot

que prépare Toubon

souffle" ; et comme "maurassienne" l'idée d'élites "éventuellement honnêtes mais déconnectées du pays réel".

Et toutes ces idées, Bernard-Henri Lévy les dénonce comme... "antisémites".

Qu'est-ce que Vichy, la Libération, Barrès, Drieu, Maurras et l'antisémitisme ont à voir avec le débat sur la contestation des élites ?

Rien, évidemment.

Ni Barrès, ni Drieu, ni Maurras n'ont jamais contesté la nécessité d'une élite pour conduire un peuple. C'est même l'idée exactement contraire qui, toujours, a inspiré leurs écrits et leur action. On le leur a d'ailleurs assez reproché.

Le régime de Vichy, loin de "contester les élites", les a au contraire érigées en principe sacré, avec le mythe du Chef étendu à toutes les cellules sociales, depuis les organisations de jeunesse jusqu'au sommet de l'État français ; la Libération, loin de détruire cet édifice, s'est contentée de le squatter, en remplaçant les élites de la Révolution nationale par les "élites résistancialistes", bien souvent sans même en changer les hommes comme en témoignent les carrières d'un Mitterrand, d'un Bousquet, d'un Papon, d'un Barthelemy, d'un Hersant et de cent autres.

Quant à l'antisémitisme, jamais il ne s'est fondé sur l'idée que les juifs constituaient une élite à éliminer mais sur des convictions

radicalement inverses. Il n'est que de lire les portraits que les antisémites aiment à tracer de l'objet de leur haine pour s'en convaincre.

Alors, que veulent dire au juste BHL et Duhamel ? Et que redoutent Léotard, Attali et autres folliculaires ?

La réponse est dans BHL : le peuple.

La crainte de l'élite, que d'autres appellent la ploutocratie, c'est de se faire vider, elle, ceux qu'elle soutient et ceux qui la font vivre ; de se faire vider par le peuple "traditionnellement sain", "demeuré pur" (la pureté étant dangereuse, proclame BHL qui en a fait le titre d'un de ses livres), par ce pays réel, par ces forces vives, par ce peuple qui s'obstine à rejeter la solution finale à la Brecht et qui refuse de se laisser dis-soudre.

Ces "gens de la base", comme dit Guénaire, cette sous-classe, comme pense Attali, incarnent ce que les élites haïssent par-dessus tout : le populisme. On imagine la terreur qu'a suscitée chez ces gens-là la manifestation qui a bouleversé l'Europe entière, le week-end dernier, en amenant sur le pavé de Bruxelles plus de trois cent mille "gens de la base", ces gens purs et traditionnellement sains, qui, dans la dignité et le silence, ont dénoncé l'impureté immonde, la modernité morbide des pédomanes, mais aussi la corruption, l'incompétence, la perversion et la connivence mafieuse des élites.

Dans *Le Monde*, Luc Rozensweig avoue

d'ailleurs sa pétoche que "la marche blanche de Bruxelles ne soit l'occasion pour les démagogues de l'extrême droite d'exploiter à leur profit la douleur des familles et l'immense compassion populaire..."

C'est la même pétoche, la terreur de l'élite confrontée au peuple, c'est le dégoût et la haine qui arrachent à BHL ce cri d'entraîlles relâchées : "cet ennemi, c'est le Front national".

Ainsi le peuple, le peuple sain, les forces vives, le pays réel, c'est le Front national ?

Et le Front national est l'ennemi parce qu'il menace les élites corrompues, exsangues, épuisées, à bout de souffle ?

Merci, BHL

Qui aurait osé espérer arracher un tel aveu au plus beau décolleté de la philosophie ?

Dès lors, on comprend beaucoup mieux le sens profond du projet stalino-toubonien de loi punissant l'intention de penser du mal du peuple-élite.

La seule chose qu'on ne comprend pas bien encore (mais cela viendra sans doute...), c'est pourquoi il faut une nouvelle loi alors que l'ancienne faisait très bien l'affaire, comme en témoigne la condamnation de Jean Madiran, directeur de *Présent*, puni pour avoir osé dire son fait à un membre de l'élite.

Mais puni sous le prétexte qu'il l'avait appelé par son nom.

S.de-B.

peut encore opiner que des gens qui fuient leur paradis natal pour venir vivre dans un enfer pareil sont des crétins.

RACISTES

 Cela dit, l'article enve-loppant le sondage est un modèle du genre. Exemple de racisme, une beurette mariée à un militant FN raconte : "Les parents de Georges m'ont tout de suite adoptée comme leur fille ... mes parents l'ont très mal pris ... un oncle en Algérie continue de me menacer."

ILS RESTENT !

 Quant aux ahuris qui proposent une loi interdisant d'expulser un clandestin sans lui avoir trouvé un emploi au pays, les immigrés leur répondent : 56 % refuseraient de rentrer, même s'ils trouvaient du travail. Parce qu'ils aiment les racistes ou à cause du RMI et de la Sécu ?

MARTEAU

 Léotard descend de Charles Martel !. C'est ce qu'on peut inférer des confidences de Philippe, frère du précédent, qui assure que leur grand-père maternel, Ange Tomasi, était le bâtard d'un comte d'Oletta, "descendant direct d'une sœur de Charlemagne". Lequel, comme on sait, était fils de Pépin le Bref, époux de Berthe aux grands pieds, fils de Pépin d'Héristal, lui-même fils de Charles Martel. Un coup dur à la théorie de l'inné...



Autres Nouvelle

Ces gauchistes qui veulent rétablir l'esclavage

QUESTION

 Qui protège le pédomane français arrêté la semaine dernière à Bucarest alors qu'il tournait un film pornographique avec des enfants ? La police roumaine qui l'a arrêté indique que son identité est gardée secrète "à la demande des autorités françaises". Quelles autorités et pourquoi ?

IMBÉCILES

 On peut aussi violer l'esprit des enfants. Témoin : *Mon Quotidien*, un torchon vendu aux 10/15 ans qui y apprennent que "si tu es pour l'égalité, tu es contre le Front national ... le parti dont le chef est raciste". Si vous voulez que vos enfants soient des imbéciles, faites-leur lire *Mon Quotidien*.

BIEN VU

 Dédié aux collabos de l'invasion, ce mot du résistant Guillain de Bénouville rapporté par Paul Guth dans *Quarante contre un* : "Je suis né en Hollande de père normand et de mère alsacienne. Je suis normand. Quand le chat fait ses enfants dans le four, ce ne sont pas des petits pains."

INTÉGRATION

 Lu sur un tract distribué à Savigny-le-Temple : "AbattoirES d'Arvi-gny : vente de moutons égorgeR selon le rite islamique". Apparemment, l'intégration orthographique reste à faire.

L'écrivain (de gauche, ça va sans dire) François Maspero vient de découvrir le fil à couper le beur.

Ce n'est pas l'immigré clandestin qu'il faut traquer mais l'employeur clandestin, explique-t-il dans une chronique livrée au *Monde*. Et de développer longuement les moyens policiers et judiciaires de mettre un terme aux abus de ces "firmes célèbres de la confection, le bâtiment et autres branches majeures". C'est bien. C'est très bien, même, et l'on se demande ce que Maspero attend pour adhérer au Front national puisque, depuis vingt ans, Le Pen ne cesse d'exiger les poursuites et les condamnations les plus sévères contre les esclavagistes et les négriers qui ont organisé l'invasion de la France pour s'assurer une main-d'œuvre à bas prix.

L'ennui c'est qu'ayant exposé son raisonnement Maspero le gâche aussitôt en faisant le malin pour le plaisir du paradoxe :

"En supposant, écrit-il, que tous ces employeurs, forcément français par la loi, soient obligés de se mettre en accord avec ladite loi, quelle serait l'incidence de ce surcroît de charges sur la rentabilité de leurs entreprises, le prix de revient de leurs produits, leur prix de vente, leur compétitivité nationale et internationale ? En d'autres termes : l'économie

française peut-elle supporter le poids de la régulation, non des travailleurs clandestins mais des entreprises qui les emploient clandestinement ? Des entreprises françaises étant mises ainsi en difficulté, quel est le nombre de suppressions d'emplois ... qui risque de découler de la disparition des immigrants ?"

Bonnes questions, mais...

Mais il est faux de prétendre que les employeurs sont "forcément français par la loi". Tous les spécialistes de la question, tous les professionnels de l'immigration savent que parmi les exploiters et marchands de sommeil il y a aussi des immigrants. Étrangers ou disposant de la double nationalité : français de papier mais étrangers de toute leur âme.

C'est le cas des esclavagistes du Sentier qui exploitent des clandestins asiatiques pour fabriquer des vêtements et des clandestins tamouls pour les livrer. C'est le cas des négriers franco-africains propriétaires de bouges où leurs frères-de-race qui n'existent pas sont entassés par "fournées" de huit heures sur des paillasses à cinq cents francs par mois. C'est le cas des commerçants maghrébins qui "se font aider par un cousin" qui n'est souvent qu'un serf.

Si Maspero veut des preuves, il n'a qu'à lire, dans le dernier *Nouvel Obs*, l'entretien

avec l'inspecteur du travail du Sentier, un ancien permanent de chez Krivine, donc pas raciste, qui raconte comment un employeur d'immigrés menace si on l'oblige à respecter le code du travail :

"Je ferme et je rapatrie tout au Maroc". Ou il n'a qu'à passer une journée au Palais de justice, où ces crapules qui exploitent la misère d'importation s'entendent condamner à des peines de principe par des magistrats pétrifiés à l'idée que les avocats pourraient les taxer de racisme, voire d'antisémitisme.

Mais il y a plus grave dans le propos de notre humaniste.

Si l'on comprend bien, Maspero appuie sa défense de l'immigration sur le fait économique, d'ailleurs avéré, qu'elle assure main-d'œuvre à bas prix et consommateurs forcés à nos industries. Lesquelles, sans cela, ne tiendraient pas le coup et entraîneraient le pays tout entier dans leur ruine...

Il faudrait donc continuer d'importer ces esclaves pour notre prospérité.

Beau calcul, en vérité, et humain avec ça ! Mais pas nouveau.

Il n'y a pas si longtemps, Marina Vlady expliquait qu'il fallait encore plus d'immigrés pour payer la retraite qui suffirait à lui assurer une vieillesse grassouillette ! Elles sont vraiment parfaites, ces zautorités morales !



Civisme

A. de P. della R.

Citoyenne attachée aux valeurs républicaines, j'ai l'honneur de soumettre à votre haute surveillance une modeste contribution à l'élaboration du projet de loi destiné à la répression du racisme des Français.

Il m'est apparu que le législateur pourrait s'inspirer utilement de l'article 58 du Code pénal soviétique, tel qu'exposé par Alexandre Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag*, tome I, p. 51 et 59.

Je le recopie ici, n'en remplaçant que quelques termes par des mots (*en italique*) mieux adaptés à l'objet qui vous tient à cœur.

En son paragraphe 10, l'article 58 définit comme délictueux "la propagande et l'agitation contenant un appel au racisme au même titre que la diffusion, la fabrication ou le recel de littérature de même contenu" ...

- Par agitation contenant un appel on pouvait entendre une conversation amicale, voire conjugale, en tête à tête, ou bien une lettre privée ; quant à l'appel, ce pouvait être un conseil personnel.

- Porter atteinte à quelqu'un en raison de sa race, de sa religion etc., c'était le cas de toute pensée qui ne concordait pas avec celle qu'on pouvait lire dans le journal du soir ou qui ne se hissait pas au même degré de tension *intégracionniste*, car tout ce qui n'affermait pas affaiblit ! Car tout ce qui ne concorde pas entièrement porte atteinte. "Et celui qui, aujourd'hui, ne chante pas avec nous, celui-là est contre nous !" (Maïakovski.)

- Par fabrication de littérature, on entendait toute rédaction, fût-ce en un seul exemplaire, d'une lettre, de notes ou d'un journal intime.

Extrapolée avec autant de bonheur, quelle pensée, conçue, prononcée ou notée, n'était pas englobée dans le paragraphe 10 ? ...

La préparation est punie de la même façon que le délit lui-même : "Nous ne distinguons pas l'intention du crime lui-même et en cela réside la supériorité de la législation soviétique sur la législation bourgeoise" (Code pénal soviétique) ...

Lettre ouverte à monsieur Toubon sur la Lex Le Penia

Le paragraphe 11 : appoint aggravant... si les agissements avaient été préparés de façon organisée ou si les auteurs avaient formé une Organisation... Nous étions deux qui échangeons nos pensées en secret, c'est-à-dire un embryon d'organisation, c'est-à-dire une organisation. Il existait un assortiment standard :

- discrédit jeté sur le *président de la commission consultative des droits de l'homme* ;

- position négative à l'égard de *l'anti-racisme, de l'immigration, des droits de l'homme, de la loi Gayssot* ;

- sympathie pour le *Front national, la Tradition catholique, etc.*

Les dénonciations étaient une super arme ... l'homme se débarrassait d'une épouse indésirable, d'un opposant, d'un rival politique, d'un concurrent électoral ...

S'il est donné un jour à nos descendants de parcourir les dossiers d'instruction, ils n'en reviendront pas de l'infatigable ingéniosité *des Français* : au moyen d'une aiguille ou d'une casquette déchirée, d'un sourire ou d'une absence de sourire, d'un regard trop expressif ou trop impénétrable, de pensées muettes à l'intérieur de la boîte crânienne, de notes jetées dans un journal intime, de billets d'amour, de graffiti de cabinet ; propagande sur la voie publique, sur un chemin de traverse, pendant un incendie, au marché, à la cuisine, chez soi autour d'une table à thé, sur l'oreiller et confidentiellement. Ah ! Il fallait l'invincible formation de *l'anti-racisme* pour tenir bon contre la pression d'une pareille propagande ...

Mais le paragraphe 10 de l'article 58 est à la portée de toutes les bourses. A la portée des vieillards les plus croulants comme des écoliers de douze ans, des mariés comme des célibataires, des enceintes comme des immaculées, des sportifs comme des estropiés, des ivrognes comme des sobres, des voyants comme des aveugles, de ceux qui possèdent une voiture particulière comme de ceux qui demandent l'aumône. Gagner son article 10 peut se faire en hiver avec autant de succès qu'en été, les jours ouvrables aussi bien que le dimanche, tôt le matin et tard le soir, à son travail et à domicile, dans une cage d'escalier, dans une station de métro, dans une épaisse forêt, au théâtre pendant un entracte et au cours d'une éclipse de soleil.

Le seul paragraphe qui puisse se mesurer avec le paragraphe 10 quant au degré d'accessibilité, c'est le 12 : non dénonciation, alias "je le savais mais je n'ai rien dit". Les mêmes qu'énumérés ci-dessus pouvaient attraper ce paragraphe, et dans les mêmes conditions, mais avec cet accommodement supplémentaire qu'il n'était même pas besoin, pour ce faire, d'avoir ouvert la bouche ou pris la plume : le paragraphe vous rattrapait au sein même de l'inaction ! Et le temps de la peine était le même : dix ans, plus cinq de muselière".

Cette transcription un peu longue permet de constater qu'il ne faudrait pas grand-chose pour appliquer au racisme l'article 58 du Code pénal soviétique et le transposer en droit français. La loi Toubon, M. Chirac étant président, viendrait ainsi parachever tout naturellement la loi à laquelle M. Gayssot, député communiste, a attaché son nom, M. Rocard étant premier ministre. Il y a là ample matière à réflexion...

Dans le souci extrême de ne pas encourir par aventure l'accusation d'arrière-pensées délictueuses, je ne puis que vous prier, monsieur le ministre, de recevoir l'expression de mes sentiments choisis avec le plus grand soin pour être, cela va de soi, politiquement impeccable.



BON CHOIX

 Théo Klein, est cancérologue, président de l'AGRIF-Alsace et de l'Association catholique des infirmières et médecin. Il vient de se voir confier par Jean Marie Le Pen la coordination du Front national en Alsace.

Le FRIC (Front républicain de l'immigration et de la corruption) a des sueurs froides : Théo est le fils d'un résistant alsacien qui fut arrêté par la Gestapo...

ca va être difficile de le présenter comme un adepte de la «Baïtimmonde»

VOYANCE

 Lu dans *Les Carnets du Major Thomson* : "Les Français sont ennemis des juifs en général mais amis intimes d'un Israélite en particulier ... (leur) nation de xénophobes est le refuge des étrangers ..." et cette note : "le major pense que dans un avenir assez proche les douaniers disposeront d'un appareil à contrôler les pensées".

Pas mal vu, si l'on songe que ça date de 1954...

PRUDENCE

 Le Point illustre un "dossier" consacré à la "pensée magique" d'un spicilège de symboles de diverses "superstitions" : signes zodiacaux, runes, silhouette de musulman prosterné, idéogrammes confucianistes, etc. Mais ni Équerre-et-compas ni étoile de David.

Autres Nouvelles

Jean-Pierre, pourquoi tu tousses pas ?

Un grand absent à la dernière émission de *La Marche du siècle* de Jean-Marie Cavada consacrée aux juges qui bataillent contre la corruption et au cours de laquelle, pourtant, on a largement évoqué la coopération entre les Justices européennes. Il s'agit, bien sûr, de Thierry Jean-Pierre, qu'on aurait attendu au premier rang des invités. Mais le chevalier du Mans patauge désormais dans les complaisances les plus osées. Ne vient-il pas de se déclarer "d'accord pour une amnistie incluant l'enrichissement personnel" ? Est-ce un aveu, une

complicité ou une naïveté ? Faut-il y deviner l'influence des loges, de Madelin, ou bien celle de Philippe de Villiers ? Cavada, quant à lui, a compris qu'en amenant le Juge Thierry Jean-Pierre sur le plateau, il se contraindrait lui-même à le harceler de questions peu fraternelles. A moins qu'il n'ait craint de se trouver obligé de rappeler au député européen Thierry ce que le juge français Jean-Pierre écrivait dans *Crime et Blanchiment* : "Chacun devrait être en mesure de justifier de l'accroissement de son patrimoine". Il y a des mots qui fâchent.

Le Libre Journal déménage

Après trois ans de fidélité au 139 Boulevard de Magenta, le *Libre Journal* est contraint de déménager sous peine d'étouffer sous le poids de ses archives et de sa collection.

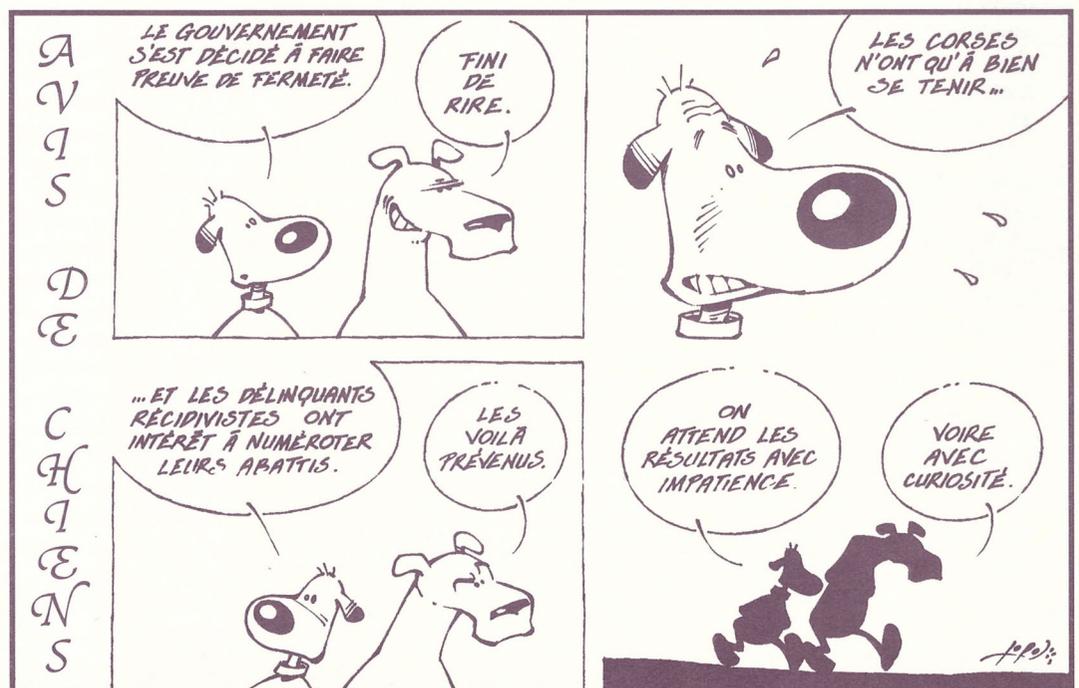
Quelques amis, informés de ce projet nous ont gentiment proposé leur aide financière pour franchir ce cap couteux.

Nous les en remercions vivement.

Les lecteurs du *Libre Journal* qui voudraient participer à la souscription ouverte pour faire face aux dépenses qu'entraîne cette migration nécessaire peuvent adresser leur participation à l'adresse qui est encore la notre pour quelques semaines : SDB, 139 Bd de Magenta, 75010 PARIS.

Merci d'indiquer : souscription déménagement.

Le Libre Journal



Cohenneries

par Cohen

Il y a quelque chose de pourri au royaume de Belgique. Nos médias ne s'y sont pas trompés qui, tous, se sont longuement étendus sur les causes profondes, sociales et politiques, qui ont déclenché la colère unanime et ô combien justifiée du peuple d'outre Quiévrain. Et je salue une nouvelle fois l'étonnante faculté de nos journalistes d'analyser sans la moindre complaisance et avec honnêteté toutes les turpitudes humaines dès lors qu'elles se passent à l'étranger. Corruption des responsables politiques et des corps de l'Etat, dysfonctionnement de la justice, transgression de la morale, perversion des élites, abandon des repères traditionnels, dissolution des identités, laxisme généralisé des institutions et tutti quanti. Comme dit ma concierge, "voilà où ça mène". Malaise.

Je n'ai pu m'empêcher d'y déceler comme une sorte d'exutoire à leur frustration de ne pouvoir s'exprimer avec autant de liberté sur la décomposition de notre pauvre France et ses causes. Les mêmes.

Seul le dénommé Daniel Schneidermann a osé le parallèle dans *Le Monde*. Dieu sait si la lecture de ce journal n'est pas ma tasse de thé, mais je ne peux que souscrire lorsqu'il écrit : "*Dans le miroir belge, la France maussade et hébétée de cet automne ne peut éviter de se regarder, même si elle hésite encore à se reconnaître.*"

Un bien bel article comme on aimerait en lire plus souvent. Dommage qu'il n'ait été publié que dans l'avant dernière page du supplément télévision de ce journal. Au *Monde* on veut bien contribuer à désiller les yeux des Français, mais ni trop, ni trop vite. Comme ça aussi qu'en regardant à la télé les images monstre de Bruxelles déclenchée par l'horrible affaire Dutroux, je n'ai pu m'empêcher de penser à Carpentras. "Voilà votre obsession qui vous reprend, m'a dit ma concierge, un rien sacarstique. Ça n'a rien à voir." D'accord pour la profanation du cimetière juif, ai-je convenu. Mais, je parle de ces vilaines histoires de "drogues-

La dernière histoire belge ne fait rire personne

partouzes" qui se déroulaient dans la ville et vite étouffées bien qu'une toute jeune fille y ait trouvé la mort et qu'une autre a failli connaître le même sort. On ne peut pas dire que la justice se défonce pour rechercher les coupables. Ni que nos médias se mobilisent pour l'exiger. Qui se soucie de la détresse de leurs malheureux parents ? Qu'attend-on pour dénoncer ce silence ? Faudra-t-il que d'autres gamines meurent pour que, comme en Belgique, la population descende dans la rue, que les médias s'y intéressent et osent enfin dénoncer les étranges carences de la justice et leurs responsables ?". Là, j'ai bien vu que je l'avais ébranlée. Mais, comme dit *Le Monde*, elle hésitait encore à reconnaître que notre société était malheureusement assez corrompue, elle aussi, par une politique qui foule au pied depuis des décennies nos valeurs nationales, pour engendrer des monstres comme Dutroux et ses complices. "C'est quand même pas tout à fait la même chose. En Belgique, ils enlevaient les gamines et avant de les tuer, ils les forçaient à toutes leurs saloperies en les filmant pour vendre ensuite les cassettes vidéos à des détraqués sexuels." Je lui ai fait remarquer : Un, que des centaines d'enfants disparaissent chaque année dans notre pays et que rien n'interdit de penser que de telles horreurs se sont déjà produites sur notre sol. Cette hypothèse est du reste retenue par les services de police. Deux, que les détraqués sexuels amateurs de chairs fraîche et de vidéos enregistrant leurs ignobles ébats, existent en France comme ailleurs.

Trois, qu'ils viennent de tous les milieux, y compris politiques, intellectuels, judiciaires, artistiques et autres. Qu'il est de notoriété (presque) publique que des personnalités connues s'y adonnent.

Quatre, que pour cette raison, peu d'enquêtes aboutissent. A titre d'exemple, je lui ai cité le cas récent de cette affaire de pédophiles niçois mettant en cause des magistrats et sur laquelle une chape de plomb s'est abattue vite fait, bien fait.

"Vous me faites peur, m'a répondu la brave femme. Je peux pas croire qu'on laisse faire juste à cause que des gens importants ils sont mêlés à ces histoires." Son trouble m'a fait pitié et j'ai bien failli changer de sujet.

Mais après tout puisqu'elle ne semblait pas presser de décaniller de ma cave, je lui ai livré aussi sec ma pensée. Il y avait bien une autre raison expliquant le soin que mettent nos élites à étouffer ces affaires. Si, aux déjà bien nauséabondes affaires de corruption, prévarication, détournement d'argent public et autres magouilles mouillant de hauts responsables de l'établissement politique, venaient se surajouter de moches affaires de pédophilie, c'est encore le Front national qui en tirerait bénéfice.

Sans compter que le peuple français, même s'il est parfois long à la détente, n'en a pas moins la tête près du bonnet et que si se déclenchait chez nous une affaire Dutroux, cela pourrait fort mal se terminer. Elle a acquiescé en silence. Puis elle m'a donné des nouvelles des sans-papiers maliens de l'église Saint Bernard.

"Dites, vous avez vu, dimanche, ils y sont retournés. Je croyais qu'on les avait renvoyés chez eux. (*Moi aussi*). Remarquez, cette fois c'était pas pour faire la grève de la faim. Ils ont assisté à la messe.

Même que leur porte-parole il a dit qu'ils y avaient prié pour leur copain qui est mort d'un cancer du foie. C'est quand même curieux ces musulmans qui viennent prier dans nos églises. Ils n'ont pas de mosquées pour ça ?" Que voulez-vous que je réponde...



BON GARS

 Le politicien corrompu Balkany vient d'être une fois de plus inculpé. Cette fois, c'est pour coups et blessures contre Jean-Yves Le Gallou qu'il avait agressé en mai 95 à l'issue d'un débat sur F3. Circonstance atténuante : contrairement à ce qu'il avait fait avec sa maîtresse, Balkany n'a rien exigé de Le Gallou en échange du passage à tabac.

POURRITURE

 "Il faut apporter quelque chose de nouveau". C'est l'explication donnée par les crânes d'œuf d'Hachette-Filipacchi au lancement de *Quo*, magazine masculin "entièrement nouveau". Exemple de nouveauté, le premier article annoncé à la une du premier numéro : "Le baiser provoque l'orgasme". Effectivement, c'est ce qu'on appelle du journalisme nouveau et intéressant...
Chez Filipacchi

MAL VU

 Ivan Levaï, planton au commissariat de la Police de la pensée, se fait du souci. Non seulement sa nomination à la direction de l'information de la *Tribune* a suscité de nombreux désabonnements et lettres de protestation mais elle a entraîné la suppression de sa revue de presse à France-Inter.
Le nouveau patron de la radio d'état assure qu'il est désolé. Pas nous.

Autres Nouvelles

Les flics de la pensée fichent les jeunes Français

VOUS AVEZ quitté l'établissement scolaire que vous fréquentiez en 1994-1995.

Ou bien vous poursuivez des études, ou vous cherchez un emploi, ou vous en avez trouvé un. Nous aimerions savoir où vous en êtes. Quels sont vos projets, les difficultés que vous rencontrez, les démarches que vous effectuez ?

Votre réponse à cette enquête nationale permettra au ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'insertion professionnelle de mieux connaître les problèmes que vous rencontrez pour essayer de mieux y répondre.

Votre expérience est donc importante pour nous. Bien sûr, les renseignements que vous nous donnerez resteront anonymes et seront couverts par le secret statistique.

Merci de remplir ce questionnaire et de nous le renvoyer rapidement.

Le chef d'établissement

Excellente initiative que cette "enquête nationale destinée à permettre au ministère de l'Éducation nationale de mieux connaître les problèmes rencontrés par les jeunes entrant dans la vie active", c'est-à-dire entamant une carrière professionnelle ou des études universitaires. Depuis le temps qu'on réclame une meilleure adéquation de l'école au marché du travail !

On demande donc à l'élève sortant d'indiquer son nom, son adresse, son niveau scolaire, ses diplômes, où il vit, quels sont ses loisirs, ce qu'il a fait depuis sa sortie de l'école, s'il a trouvé du travail et comment, quelles sont ses ressources et d'où elles viennent, quel est le montant et l'origine de ses revenus, s'il a fait ou va faire son service

national, s'il envisage de se marier, de changer de région, d'avoir un enfant, s'il a des problèmes de santé, etc.

Bref, un interrogatoire en bonne et due forme, d'où un statisticien moyennement doué peut extraire le portrait complet du sujet.

Y compris sous les aspects les plus personnels et intimes puisqu'il est demandé au jeune d'écrire "ce qu'il pense de la situation actuelle", ce qui permet évidemment un fichage politique.

Imaginez, par exemple, que notre citoyen en herbe trouve que "la situation actuelle est catastrophique en raison de l'immigration-invasion". Croit-on vraiment que les flics de la pensée le laisseront en paix ?

Bien sûr, le document assure que "les renseignements reste-

ront anonymes et couverts par le secret statistique".

Mais, d'une part, le fameux document "anonyme" comporte l'indication du nom de l'élève et de son numéro d'élève, et, d'autre part, dans un coin du document, une ligne en caractères minuscules indique que "les données peuvent être éventuellement communiquées et diffusées".

Reste, dira-t-on, la solution de prudence qui consiste à expédier tout ça au panier ou à saboter ce fichage en répondant de manière fantaisiste.

Eh bien, pas du tout : le même document indique, en caractères tout aussi minuscules, que "tout défaut de réponse ou réponse sciemment inexacte peut entraîner l'application d'une amende".

Big Brother pas mort...



Mon journal

Par Séraphin Grigneux, homme de lettres

Le 6 octobre 1996

Abas les sondages ! C'est devenu une vraie manie.

Naguère on ne sondait que les tonneaux, les vessies et les fonds marins, et on vivait très bien.

Maintenant on sonde tout à propos de rien.

Personne ne prend plus la moindre décision sans jeter un œil au dernier panel. Si j'invite un ami au café, il me répond qu'il va d'abord sonder sa femme ; autant dire qu'il me faudra siroter tout seul mon vermouth-cassis.

Mais le pire, ce sont les sondages politiques.

Cela me rend malade de voir Juppé au ras des pâquerettes.

Je ne l'aime pas, mais sa déconfiture m'inquiète et j'en cherche les raisons. Est-ce parce que l'on trouve son minois lugubre ?

Sûrement pas car il fait joyeux luron à côté de Delors qui reste le chouchou des sondés.

Est-ce parce que son plan échoue ?

Pas davantage, puisque les plans de ses prédécesseurs ont tous capoté.

On peut même dire que, gauche ou droite au pouvoir, il y a une remarquable continuité.

Tout progresse : le nombre des chômeurs et celui des immigrés, sans la moindre corrélation ; bien entendu ; et aussi les importations, les impôts et les faillites, toujours sans corrélation.

Le trou de la Sécu est plus profond que la fosse des Mariannes et la dette publique dépasse l'Himalaya : par le bas et par le

haut, la France bat tous les records, nous pouvons en être fiers.

En fin de compte, je crains que les mauvais scores de Juppé ne révèlent une désaffection des citoyens pour leurs représentants. C'est grave.

P.C.C. Daniel Raffard de Brienne

La République est en danger. Je vole à son secours en posant les bases d'un roman qui montrera que nos hommes politiques sont des gens comme nous, tout simples, pas toujours plus forbans que certains, parfois même dignes de confiance. Je raconterai la carrière de l'un d'eux, totalement imaginaire, cela va de soi. Jacques Cracrac, c'est son nom assez descriptif, est le petit-fils d'un instituteur franc-maçon bien de chez nous.

Au cours de ses études, il montre une grande habileté à s'asseoir près du poêle de la classe. En revanche, les palmarès ne lui concèdent de place plus flatteuse que la 30ème que quand la grippe décime ses camarades.

Un exceptionnel 3ème accessit de gymnastique ne suffira pas à lui ouvrir une

carrière dans le rugby.

Bref, Cracrac est nul, "d'une ignorance encyclopédique", écrira plus tard le grand journaliste Raymond Marron. Mais il présente bien, encore que, selon Charles Padequoï, "ce n'est qu'un va-de-la-gueule et un foutriquet". Il fait illusion :

"Je croyais Cracrac fait du marbre dont on fait les statues", dira Marie-France Galop, "je m'aperçois qu'il est fait de la faïence dont on fait les bidets".

Mais qu'importe : puisqu'il ne sait rien faire, mon héros va se lancer dans la politique.

Il essaie d'abord du côté des communistes, avant de découvrir sa voie à droite. Chenapan des Glaces, maire d'une grande ville, explique : "un farceur... qui a découvert le gaullisme en comptant les sièges de l'Assemblée".

Dès lors, Cracrac mène une carrière éblouissante. Parlant à tort et à travers, promettant tout et son contraire, faisant n'importe quoi, il montera jusqu'au sommet de l'État où il continuera de faire profiter le pays d'une inébranlable nullité au milieu d'un changement permanent.

Comme dira Dehors : "Maintenant il change tous les jours".

Cette carrière exemplaire sera couronnée par l'invention de la pelle à ramasser les déjections canines. Je crois que mon roman, en montrant l'aspect si tendrement humain de nos politiciens derrière le masque de leurs malversations, réconciliera les citoyens avec la démocratie.



EXEMPLE

Une Israélite américaine, Gizella Weisshaus, exige le remboursement de dix milliards de dollars de biens juifs qui seraient détenus par les banques suisses et le paiement de dix milliards de dollars de dommages. La décision du magistrat US faisant jurisprudence permettra à des milliers de descendants de Russes blancs d'exiger le remboursement des centaines de milliards de dollars en biens meubles, immeubles et liquides volés par les communistes.

COMPLICES

Les policiers chargés de l'enquête sont convaincus que le gang ultra-gauchiste turc qui a dépouillé les ASSEDIC de dix millions de francs avec de faux dossiers de chômage a bénéficié de complicités au sein des organismes pillés. Les investigations s'orientent vers un syndicat infiltré par les trotskystes.

EFFET PERVERS

Un professeur de Berkeley et un haut fonctionnaire de la Federal Reserve révèlent dans une étude qu'en trente ans le nombre des enfants illégitimes aux USA a été multiplié par six dans la population blanche et par trois dans la population noire. Explication : la généralisation de la pillule et de l'avortement ont privé les jeunes femmes de leur motivation à se marier.

Autres Nouvelles

Incroyable : dès 1917 il y avait des nazis à Verdun !

Sale coup pour les révisionnistes, voilà qu'une petite comédienne de rien du tout leur inflige une cuisante leçon d'Histoire.

Tous ces imbéciles d'extrême droite prétendaient que la guerre, la défaite, l'invasion, l'Occupation et la collaboration (Ach ! Gross malheur !) datent de 1939-40.

Mensonge ! C'est bien plus vieux que ça. Et l'incroyable est que cette forgerie a été balayée par un simple supplément télé de la presse de province : *TV Hebdo*, annexe hebdomadaire de *La Voix du Nord* daté du 5 octobre 1996.

Dans un article consacré au tournage du téléfilm *Alsaciens ou Les deux Mathilde*, ce courageux follicule rapporte que "jusqu'au tournage ... Aurore Clément (une comédienne) ignorait l'histoire de cette région". Heureusement, engagée pour jouer, selon ses propres mots, une "dame du Nord très patriotique (*sic*), une grande gaulliste en quelque sorte (*resic*), morale (*reresic*), soucieuse des traditions", la belle Aurore a tenu à se

pencher sur l'histoire de l'Alsace et, histoire de ne pas jouer idiote, "a donc appris l'histoire locale".

Fort de cette science toute fraîche, elle raconte : "Les Alsaciens ont soif de raconter les épreuves vécues par leurs familles. En 1870, ils ont été proclamés allemands et contraints de parler cette langue".

On passera sur les erreurs de détail (l'annexion date non de 1870 mais du Traité de Francfort en mai 1871 et, jusqu'à la deuxième moitié du siècle, une infime minorité pratiquait le "français de l'intérieur", comme on dit là-haut) et venons-en à l'essentiel.

Car mademoiselle Clément assène cette révélation : "En 1917, les occupants les ont obligés à se battre sous l'uniforme nazi, à tuer des Français à Verdun".

Ainsi le nazisme sévissait déjà à Verdun en 1917 au moment où le caporal Hitler se faisait gazer dans les Flandres ?

Voilà qui va clouer le bec à Faurisson ! Quand on pense qu'il aura fallu attendre qu'une comédienne joue un rôle d'Alsa-

cienne pour révéler une horreur pareille aux jeunes Français...

On comprend qu'Aurore soit "fière d'avoir joué dans une fiction qui s'attaque à une histoire que les manuels scolaires ignorent".

C'est vrai, ça. Vous pouvez consulter les manuels scolaires les plus exhaustifs, jamais vous ne lirez nulle part que des Français ont combattu sous l'uniforme nazi à Verdun en 1917.

On voit la puissance du lobby révisionniste qui nous cache cette terrible vérité.

Grâce à Aurore, ce trucage historique est réparé. A Aurore et aux Alsaciens qui, "au moment où certaines formes d'intolérance refont surface, montrent le danger de certaines idées", constate Aurore.

L'Alsace étant l'une des provinces de France où le Front national fait ses meilleurs scores face à l'intolérance des flics de la pensée, on appréciera l'hommage aux idées nationales rendu par la comédienne historique.

A moins que ce ne soit par la comique historique... ?



Traditions

Michel de l'hyerres

De la même façon que certains poissons pourrissent par la tête, la France pourrit par son État, lequel dissimule tant qu'il le peut sa tare congénitale : le désir de détruire.

Il y a un an, le 18 octobre 1995, la télévision d'État admettait et montrait qu'à Trappes, dans les Yvelines, les policiers ne pouvaient, la nuit, s'éloigner à plus de cent mètres de leur commissariat sans être attaqués par des Africains.

Ce mercredi 9 octobre 1996, l'émission *La Marche du siècle* sur France 3 traitait, ce que tout le monde savait déjà depuis longtemps, de la corruption de l'État et des circuits financiers internationaux, à partir de l'argent provenant de la drogue, du proxénétisme, du trafic d'armes, des travaux publics, des escroqueries politiques... et que ces capitaux dits "sales" étaient blanchis par réinjection dans les économies licites pour redevenir de l'argent "propre".

Nous apprenions ainsi que :

- cent cinquante méthodes de "blanchiment" existaient ;
- 50 % de l'argent qui circule dans le monde échappe à tout contrôle dans les "paradis fiscaux" : Luxembourg, Liechtenstein, Bahamas, Panama, Chypre, Israël... ;
- des sociétés fiduciaires se chargent, en Suisse notamment, de la gestion internationale de ces capitaux errants ;
- des pots-de-vin sont versés d'office aux édiles et autres élus, c'est-à-dire aux décideurs de marchés publics : édifices, voirie, centres commerciaux, alimentation en eau... ;
- la corruption s'étend peu à peu à toute la planète.

Afin de lutter efficacement contre cette malhonnêteté qui enrichit les riches et appauvrit

Quatre juges parlent

les pauvres, sept juges de différents pays ont lancé un "appel de Genève" pour demander aux pouvoirs publics des États concernés de faciliter leurs enquêtes en permettant une circulation aisée des informations judiciaires entre pays.

C'est ainsi que quatre des sept signataires étaient présents à l'émission : le Français Renaud Van Ruymbeke, le Suisse Bernard Bertossa, le Belge Benoit Dejemepe, l'Italien Edmundo Bruti-Liberati. Nous parvenons au cœur du problème : le système démocratique, fondé sur l'illusion de la souveraineté du peuple, détermine un pouvoir qui dégénère en prévarication, pour ne pas dire en tripotage : celui qui désire "faire de la politique" doit obligatoirement, pour s'insérer dans le Système, accepter des compromissions et, par glissements successifs, finir par gre nouiller "comme les autres" dans le marigot.

Précisons encore : le régime républicain est "intrinsèquement pervers", donc sans vertu, et ne génère que des antivaleurs fondées sur l'exploitation-destruction de la société traditionnelle.

La philosophie, le but de cette émission de télévision étaient fondés sur la crainte éprouvée par les affidés du Système de perdre leurs "avantages acquis" par la montée du Front national

générée par la montée concomitante de la corruption : Edwy Plenel, du *Monde*, n'était venu que pour dire cela et c'est ainsi que le juge Van Ruymbeke fut accusé implicitement de travailler pour Le Pen parce que, selon ses propres paroles, "le juge qui fait son travail consciencieusement travaille pour le Front national" !

Il finit par être admis, non sans mal, que ce n'est pas - ô merveille! - le juge qui crée la corruption, ni même le corrupteur, mais le corrompu lui-même !

On revenait de loin...

Il avait fallu, pour constater cette évidence : deux journalistes, quatre juges éminents et un animateur chevronné, Jean-Marie Cavada, lequel, pour conserver son siège éminemment éjectable de producteur de télévision, dut revenir à la charge en fin d'émission pour faire dire aux quatre juges que la corruption servait le Front national...

Et nous parvenons à cette évidence : si la France arrive à juguler la malhonnêteté grâce à des mesures prises par son gouvernement, ce ne sera pas par une sainte aspiration à la vertu, loin s'en faut, mais par la crainte, pour les profiteurs, d'être privés de leurs prébendes.

Nous en sommes là !

Le mot de la fin fut prononcé par l'intègre et courageux juge Van Ruymbeke : "Je n'ai aucune ambition dans la magistrature, sinon je n'aurais pas écrit le quart de ce que j'ai écrit (*).

Je peux vous rassurer, je suis très très bien où je suis et j'entends y rester."

L'humilité et l'honneur de ce magistrat sont aussi les nôtres.

(*) Denis Robert, *La justice ou le chaos*, Stock.



Fallait-il chanter les "Partisans" ?

La diffusion, au cours du discours de J.-M. Le Pen aux BBR, du "Chant des Partisans" a surpris ceux qui n'ont pas oublié que ces partisans furent majoritairement de vulgaires assassins au service de la terreur stalinienne. Les FTP, "résistants" de la vingt-cinquième heure, ont massacré 150 000 Français, femmes, enfants et bébés compris, dont Françoise Armagnac, fusillée dans sa robe de mariée parce qu'elle était cheftaine scoute, ou la petite Thomassin, quatre ans, jetée dans une cage d'escalier par les communistes qui venaient de tuer son papa, sa maman et son frère, ou encore les victimes anonymes des charniers de Nérac, de l'Ariège, du Limousin, de l'Armagnac ou d'ailleurs. Pour autant, faut-il oublier que ce chant, œuvre de Maurice Druon qui n'est pas précisément communiste, fut aussi celui du commandant Morel, des héros du Vercors, des résistants monarchistes et patriotes ?

Et puis, si l'on s'interdit ce chant parce qu'il a été souillé par l'ordure communiste, alors il faut s'interdire aussi la Marseillaise. Ce "sang impur" que réclamaient les poissards et les carmagnoleux n'était-il pas celui de nos pères, de nos héros, de nos prêtres ?

Il serait stupide de s'interdire un chant dont les paroles sont le cri de toutes les victimes du totalitarisme, de tous les résistants.

Et nul aujourd'hui n'est mieux placé que les militants du Front national pour revendiquer ce titre : résistants à l'avisement, à la corruption, à la résignation, à l'invasion, à la pensée unique, à la police des idées, à l'Ordre mondial, aux gnomes de Bruxelles ; résistants à tous les corbeaux dont les vols noirs assombrissent l'horizon.

Henri de FERSAN

Corée : le jeu trouble de Pékin

Les dernières informations qui nous parviennent de Corée et de Chine ne prêtent pas à l'optimisme.

Le régime nord-coréen s'écroule par pans entiers. La famine frappe le pays durement, les habitants de la capitale sont contraints de manger des orties. Le pays n'avait pas connu une telle situation depuis 1953 ; elle était alors compréhensible par les dégâts dus à la guerre de Corée.

Si jamais la récolte de riz se révèle catastrophique, et, hélas, elle risque fort de l'être, comment Kim Jong Il parviendra-t-il à juguler la colère de son peuple ?

Sa dernière tentative d'espionnage contre la Corée du Sud est en apparence un fiasco : le sous-marin s'est échoué le 13 septembre, les onze commandos se sont suicidés. Cet échec soulève des interrogations : malchance ? baisse qualitative des agents nordistes ? sabotage de la mission par des rivaux ? ruse ?

Le simple fait que le président du comité de promotion de la coopération extérieure Kim Jong U lance une "opération sourire", le jour même où Kim Jong Il lâche ses commandos, est source d'in-

quiétude. Endormir l'Occident, endormir Séoul et frapper dans une offensive désespérée... En cas de non-guerre, Kim Jong Il finira sa carrière de dictateur comme son confrère guinéo-équatorien Nguma Macias : fusillé par son propre état-major !

Pyongyang semble avoir trouvé en Pékin un allié de choix : la Chine s'est retirée le 1er septembre 1994 de la commission militaire d'armistice, encourageant la Corée du Nord et provoquant l'écroulement du système de sécurité régionale. Le parti communiste chinois est également aux abois. Les Chinois du Sud remettent en question la tutelle des notables du parti, qui s'écroule par pans entiers. En 1994, le parti a perdu jusqu'à 80 % de ses membres dans les grosses agglomérations et, fait incroyable, il y a désormais plus de chrétiens à Canton et Shanghai que de communistes encartés ! La Chine a multiplié les provocations, contre Taiwan en février 1996, contre le Japon en septembre. Qui succède au maréchal Deng-Xiao-Ping ? Sa fille, qui parle en son nom ? Li Peng, le premier ministre haï ? Jiang Zemin, le com-

missaire politique en chef de l'armée chinoise ? La négation de la mort du dernier compagnon de route de Mao montre que l'on se déchire encore sa succession. Si on interprète la création du poste de vice-commissaire des armées comme l'occasion pour Zemin de se décharger de son titre officiel pour d'autres fonctions secrètes (la direction de la Chine), alors cela fait près de deux ans que le vieillard est mort. Ce qui en dit long sur la fragilité interne de la Chine.

L'armée est un état dans l'état : elle a ses champs, son bétail, ses goulag, ses usines, ses zones économiques, ses avions, ses navires et même ses pirates. Elle peut parfaitement vivre en autarcie. Une guerre pourrait "rabattre le caquet" à ces arrogants chinois du Sud. Détail qui a son importance, il semblerait que Hongkong ait reçu des troupes chinoises du Nord (le 56ème Corps ?).

Les conséquences d'un conflit en Asie du Sud-Est seraient désastreuses pour les bourses mondiales. Nettement moins pour nos industries. La colombe de la paix n'est pas encore à la casserole mais elle commence à avoir chaud aux plumes...

H. de F.



La République à la française

Tous les commentateurs contemporains - quitte à faire le lit du fascisme... - s'accordent pour dire que notre système politique s'es-souffle, que ses élus ne nous représentent plus, que nos concitoyens se détournent du Bien public... On nous donne à croire que notre pauvre Ve République est responsable de cet état de chose.

Or, voici ce qu'écrivait Joseph de Maistre, il y a deux siècles, sur la première République :

"Chaque minute voit un nouveau déserteur de la démocratie ; c'est l'apathie, c'est la crainte seule qui gardent le trône des pentarques ; et les voyageurs les plus clairvoyants et les plus désintéressés, qui ont parcouru la France, disent d'une commune voix : c'est une république sans républicains." A titre indicatif, les sondages nous apprennent régulièrement que moins d'un Français sur deux se déclare attaché de nos jours à la république, guère plus à la démocratie. De même les politiciens ne cessent de se lamenter de l'apathie de leurs chers administrés, apathie dont on voit qu'elle est inhérente au système.

De la république, de Maistre constate également qu'elle "ne vit pas. Quel appareil immense ! Quelle multiplicité de ressorts et de rouages ! Quel fracas de pièces qui se heurtent !"

On pense au "machin" dénoncé par De Gaulle, à la "technocratie" tancée par Chirac lors de sa campagne présidentielle... Sur cette naissance golemnique des constitutions politiques modernes, de Maistre ajoute : "Une constitution écrite telle que celle qui régit aujourd'hui les Français n'est qu'un automate, qui ne possède que les formes extérieures de la vie."

Il ne voit pas même de dimension luciférienne dans cette

constitution, ajoutant avec panache : "L'homme, par ses propres fautes, est tout au plus un Vaucanson ; pour être Prométhée, il faut monter au ciel." La création synarchique des grandes entreprises politiques est ainsi contenue en germe dès les débuts de la démocratie bourgeoise ; elle relève du règne de la quantité la plus pure et elle est destinée à tuer l'esprit de l'homme, sans que l'on sache même si les sots apprentis-sorciers qui conçoivent ces merveilles ont conscience de leur œuvre au noir.

L'opinion publique se plaint des députés, de leurs défauts et de leurs émoluments ; voici ce qu'en dit de Maistre : "Le peuple ne voit dans un député que la sept cent cinquantième partie du pouvoir de faire beaucoup de mal. (...) Ce n'est peut-être qu'une illusion de ma part ; mais le salaire des députés qu'un néologisme vaniteux appelle indemnité me semble un préjugé contre la représentation française (...) ces facteurs de décrets, qui exercent la souveraineté nationale et qui vivent de leur puissance législative ; ces hommes-là, en vérité, font bien peu d'impression sur l'esprit."

Le caractère usurpateur du système républicain est encore mis en évidence dans ces lignes lumineuses : "Le système représentatif exclut directement l'exercice de la souveraineté, surtout dans le système français où les droits du peuple se bornent à nommer ceux qui nomment ; où non seulement il ne peut - le peuple, donc - donner de mandats spéciaux à ses représentants, mais où la loi prend soin de briser toute relation entre eux et leurs provinces respectives, en les avertissant qu'ils ne sont point envoyés par ceux qui les ont envoyés, mais par la nation ; grand mot infiniment commode, parce qu'on a

fait ce qu'on veut."

Cette dichotomie entre le pays réel et le pays légal est dénoncée par un extrême-gauchiste d'alors, Babeuf, qui note, avant d'être envoyé à la guillotine par les voyous du Directoire : "Je crois le gouvernement actuel usurpateur de l'autorité, violateur de tous les droits du peuple qu'il a réduit au plus déplorable esclavage. C'est l'affreux système du bonheur d'un petit nombre, fondé sur l'oppression de la masse." "Le peuple est tellement emmuselé, tellement environné de chaînes par ce gouvernement aristocratique qu'il lui devient plus difficile que jamais de les briser."

Babeuf saisit avant beaucoup d'autres le caractère redoutable, pour tout conspirateur, des constitutions politiques modernes. Sur les capacités illimitées de mensonges de nos politiciens, toujours prêts à s'armer pour lancer une croisade en faveur de l'esprit républicain, de Maistre écrit : "Lorsqu'on entend ces prétendus républicains parler de liberté et de vertu, on croit voir une courtisane fanée, jouant les airs d'une vierge avec une pudeur de carmin."

Le mot de la fin : à l'instar d'un Debord expliquant que la démocratie ne veut pas être jugée sur ses résultats mais sur ses ennemis, de Maistre comprend que "la nation française ne veut point de ce gouvernement, elle le souffre, elle y demeure soumise, ou parce qu'elle ne peut le secouer, ou parce qu'elle craint quelque chose de pire".

Cela n'empêcha pas la nation française de se jeter quelques années plus tard dans les bras de Napoléon, préférant la catastrophe aventureuse à la Restauration de l'Ordre.

Nicolas Bonnal

(Textes extraits de "Considérations sur la France", éd. COMPLEXE)



Félix Gazier, l'homme qui consacra

LA BONNE HUMEUR

La bonne humeur demande avant tout une volonté forte, qu'une douleur physique, si grande soit-elle, ne peut mettre en déroute. Et voilà en quoi elle peut parfois voisiner avec l'héroïsme.

Que d'exemples notre histoire militaire nous offrirait-elle de cette vérité !

Et nous n'avons pas besoin de rappeler ici les mots de nos ancêtres gaulois ou des camarades du sergent Bourgoigne.

N'avez-vous pas tous lu avec admiration les mots sublimes de nos soldats du Maroc, dissimulant pendant des heures la blessure dont ils vont mourir, et souriant malgré leur souffrance afin de reconforter leurs voisins de combat, ou criant quelque plaisanterie pour défier les balles qui les frappent ?

C'est là une des grandes qualités de l'esprit français. Que de mots il y aurait à citer !

Je me bornerai à rappeler celui d'un suspect, Martainville, interrogé par le président du Tribunal révolutionnaire.

— Votre nom ?

— Martainville.

— De Martainville, sans doute, reprend avec ironie Fouquier-Tinville.

— Citoyen président, je suis venu ici pour être raccourci et non pour être allongé.

— Eh bien ! Qu'on l'élargisse, riposta le juge, piqué au vif.

Vous connaissez aussi la fin de Molière, mourant au moment même où, pour la plus grande joie des spectateurs, il riait de sa propre souffrance dans *Le Malade Imaginaire*.

Voulez-vous enfin connaître le plus bel exemple de cette bonne humeur bien française

devant le péril ? Lisez, relisez les interrogatoires sublimes de Jeanne d'Arc et ses réparties à ses bourreaux.

La bonne humeur aussi (et cela encore fait sa noblesse) ne peut pas s'accommoder de l'inquiétude de l'âme ; elle a besoin du témoignage d'une conscience sereine. Elle veut que l'on puisse s'avouer à soi-même en toute franchise que l'on utilise bien sa vie, que l'on remplit complètement son rôle, son rôle d'enfant, d'écolier ou sa profession d'homme.

Elle exige aussi que, dans un bel optimisme moral, on trouve, dans le grand plaisir que donne l'activité, la vraie récompense de ses efforts. Quel tourment se prépare l'ambitieux ou l'"arriviste" qui ne vit jamais dans le présent mais qui, toujours penché sur l'avenir, scrute quels beaux lendemains lui sont réservés, toujours en proie à une agitation inquiète, toujours à l'affût des moindres bruits, toujours en quête d'appuis, bien souvent fragiles, toujours en mal de combinaisons savantes !

Si vous voulez vous maintenir en belle humeur, ne soyez jamais des arrivistes, mais rappelez-vous une belle pensée de La Bruyère :

"Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi ; le reste ne nous regarde pas ; c'est l'affaire des autres."

En dernier lieu, elle exige une grande bonté, car elle est nécessairement bienveillante et sociable. Rabelais ne songeait-il pas, en bon médecin qu'il était, à venir en aide aux malades par les saillies de son esprit inventif ?

Il a même prétendu que, pour guérir les maux de dents, il suffisait de mettre les Chroniques de Gargantua

entre deux beaux linges bien chauds et de les appliquer au lieu de la douleur. Quoi qu'il en soit de ce remède original, un égoïste n'y eût jamais songé, et l'égoïsme est incompatible avec une si bienfaisante qualité.

Est-il besoin enfin de vous dire quels sont les avantages que procure la mise en pratique de cette vertu que tout le monde peut acquérir, nous l'avons vu, dont on peut faire l'apprentissage, qui d'abord peut être capricieuse et passagère mais qui finit par devenir une seconde nature ? L'homme à l'humeur douce échappe à ces innombrables causes d'irritation qui font parfois plus souffrir que les grandes douleurs.

Que de vaines colères contre les choses !

Que de protestations contre la pluie qui tombe ou ces mille incidents futiles que nous rencontrons sans cesse devant nous !

Avez-vous déjà vu l'homme maussade, le vilain "grognon", qui semble avoir sans cesse besoin d'échauffer sa bile contre un adversaire quelconque : une chose inanimée, la première personne qu'il rencontre, lui-même, s'il est seul ? Un qui-proquo, un mot mal interprété ou tragiquement dénaturé, une légère contradiction, un objet brisé ou égaré, évidemment par cet invisible persécuteur qu'il appelle "on", et le voilà pesant, boudeur, désagréable pour une journée entière, jusqu'au moment où l'oubli que la nuit apporte avec elle lui permettra de retrouver le lendemain... un autre sujet de gémissement.

Si ce malheureux personnage n'était pas fréquent dans la vie, il n'aurait pas été dépeint dans tant de comédies.



sa vie à Pascal et à la France

Cette allègre adresse à des adolescents, ce texte si joliment français est d'un des esprits les plus cultivés de son temps, Félix Gazier, dont l'édition critique de Blaise Pascal (huit volumes parus chez Hachette en 1914) fait encore autorité aujourd'hui.

Felix Gazier, né le 23 février 1878 à Paris, témoigne, par sa mort le 20 septembre 1916 à Bouchavesnes, à l'endroit précis où, quelques jours plus tard, le jeune historien Pierre Quentin-Bauchart allait tomber à son tour, de l'irréparable holocauste auquel fut soumise l'intelligence française.

Fils d'Augustin Gazier, maître à penser de deux générations de sorbonnards au XIXe siècle et qui fut sans doute le plus grand spécialiste du jansénisme, Félix prend tout naturellement la succession paternelle en acceptant (à vingt-six ans !) la charge de réaliser une édition critique de Pascal pour l'éditeur des *Grands Écrivains de la France*, Léon Brunschvicg.

Pendant dix ans, il ne lèvera pas le nez de ses livres et des manuscrits, comparant les éditions originales, passant la moindre ligne au crible de l'analyse orthographique ou linguistique, débusquant les variantes, vérifiant la moindre date dans l'œuvre de celui que Voltaire appelait un géant, y compris les écrits connexes de son entourage, depuis le *Mémorial* du 23 novembre 1654 jusqu'à sa mort, le 19 août

1662. En 1914, quand la guerre éclate, il vient de publier le huitième et dernier volume de trois cent cinquante pages de ce travail immense.

On mesurera la grandeur de Gazier à ce détail : la seule mention de son nom figure dans une notule au bas de l'avertissement : "Pour ces huit volumes, le travail et le mérite de l'exécution reviennent à peu près entièrement à Monsieur Félix Gazier qui eut la charge de procurer le texte et le commentaire".

Sur quoi, Gazier décroche le sabre d'officier qu'il avait suspendu vingt ans plus tôt à son retour du service militaire, accompli dans l'infanterie à Chartres, et rejoint le 40e régiment d'infanterie territoriale. Mais les besognes d'instruction et d'administration où la hiérarchie prétend confiner ce presque quadragénaire le rebutent. Il obtient le grade de capitaine et le commandement d'une compagnie du 331e RI dans l'un des secteurs les plus durs du front : l'Argonne.

Son conscrit et ami Peyre de Betouzet écrit ces lignes poignantes et splendides :

"Écrasant fardeau pour une conscience aussi scrupuleuse, pour un cœur aussi généreux. Combien peuvent supporter sans défaillir cette triple tension de l'esprit, de l'âme et des nerfs ?

Sans doute mieux trempée que d'autres, sa volonté, inébranlable, reste à la hauteur du sublime quoti-

dien. Tout comme le justum et tenacem propositi virum du vieil Horace, le moderne stoïcien demeure debout dans sa résolution parmi les décombres de la position bouleversée, au milieu des cadavres en lambeaux de ses hommes."

Deux fois blessé, devenu sourd, frappé à la tête, il demeure cependant au milieu de ses hommes, cumulant les citations et les palmes qui s'accrochent à sa Croix de guerre.

Le 20 septembre 1916, il est dans la Somme. Il conduit sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie, l'enlève de haute lutte, faisant cinquante prisonniers. Debout sur le parapet, il surveille à la jumelle la retraite des Allemands quand une balle frappe son front bandé de blanc.

Peyre de Betouzet écrit encore :

"Félix n'imaginait même point qu'il pût survivre à l'universelle hécatombe. Préparé dès longtemps à la suprême offrande, il avait par avance, avec une abnégation totale, fondu son sacrifice dans celui de toute une génération. Mais, gardant intacte sa foi aux destinées de la France éternelle, il avait la certitude qu'une magnifique moisson lèverait de tout ce sang répandu."

Puissent les adolescents d'aujourd'hui qui se penchent avec ennui sur l'auteur des *Provinciales* avoir une... pensée pour celui dont il fut le dernier compagnon.



Video

**Ed Wood,
Aux sources du Nul**

Le "plus mauvais metteur en scène" de l'histoire du cinéma est né en 1924 dans une bourgade du New Jersey.

Amateur de cinéma fantastique, il fut le dernier à faire tourner Bela Lugosi, l'inoubliable interprète de Dracula

Quand Wood le contacta, Lugosi était oublié, vieilli et usé par la drogue. Il devait mourir dans les premiers jours du tournage. Sans hésiter, Wood le fit doubler par un comédien qui se contenta de jouer la plupart des scènes en dissimulant son visage derrière son avant-bras.

Fou de S.F. Wood filmait en guise de soucoupes volantes des enjoliveurs pendus à des cannes à pêche.

Il mourut dans la misère en 1978 et, récemment, les cinéphiles ont découvert ses réalisations.

Le film de Tim Burton est un délicieux hommage à Wood et à tous les dingues de cinéma qui, comme lui, se ruinèrent pour réaliser leur œuvre avec des bouts de ficelle.

Johnny Depp rend le personnage d'Ed Wood attendrissant d'innébranlable confiance en son propre talent. Il nous montre un brave type moins intéressé par l'argent que par l'amour du cinéma d'autrefois et acharné à remettre sur le devant de la scène Bela Lugosi, l'idole de sa jeunesse.

On saluera, dans le rôle de la *fantastar*, Martin Landau, que l'on découvrit il y a une trentaine d'années dans la série *Mission impossible*.

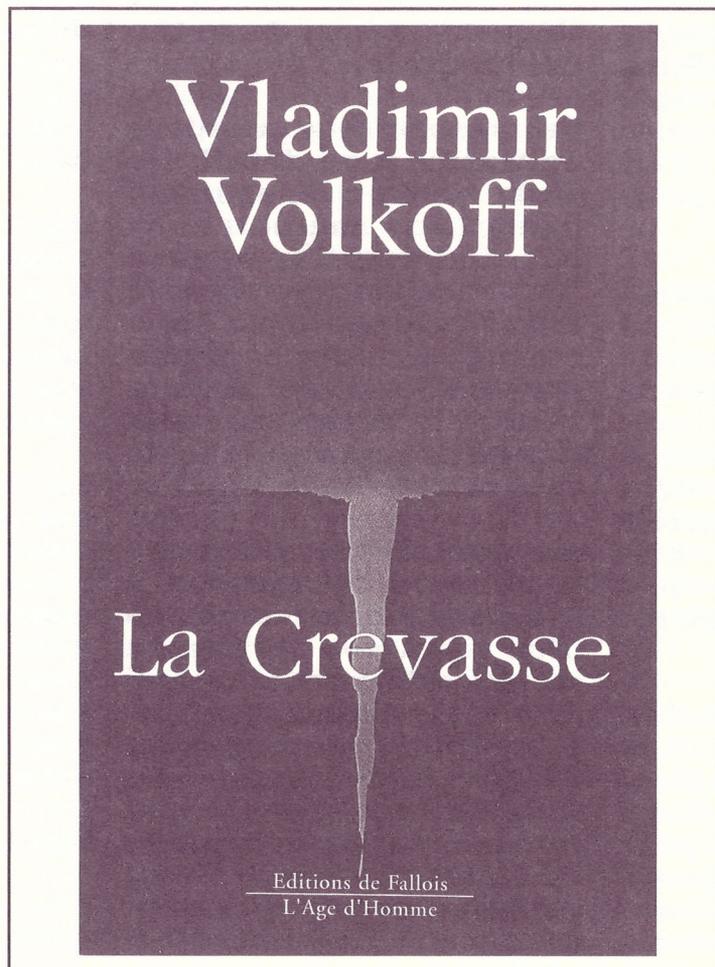
Ed Wood ravira tous les nostalgiques des salles poussiéreuses et du temps où le cinéma était encore un spectacle et non, comme aujourd'hui, un produit de consommation.

Michel Deflandre

Ed Wood, 124 min.
Touchstone Home Video.

C'est à lire

Vladimir Volkoff, l'intelligence contre la pensée unique



Le jour de la Conception de saint Jean Baptiste 1941, le pope Trifoun Trofimovitch assiste, impuissant, au massacre de 153 habitants de Sokolnitsi par des Oustachis croates et des Serbes "turquisés". Mitraillées à bout portant, les victimes sans défense sont précipitées, mortes ou vives, dans la crevasse infernale qui borde le village. En 1995, le pope et son petit dernier,

Sava, 15 ans, sont tués dans l'attaque du même village par un Mirage 2000D français aux ordres de l'OTAN. C'est le signal attendu : les musulmans s'emparent de Sokolnitsi et profanent les restes des 153 qui, entretemps, avaient reçu une sépulture chrétienne.

Ces deux événements, en forme d'inclusion parfaite, délimitent dans le temps le dernier roman de Vladimir

Volkoff. Reposant sur des faits authentiques où les noms ont été transformés, ce chef-d'œuvre raconte la vie d'une famille, celle du pope et de ses sept enfants. Mais les sept chapitres consacrés tour à tour à chacun des enfants servent en fait à retracer le drame des Serbes de Bosnie. L'art de Volkoff atteint ici une qualité d'écriture et d'évocation qui rend ces sept épisodes, aux détails toujours poignants et parfois atroces, plus passionnants que toutes les thèses et toutes les démonstrations. La construction de la fresque, pièce à pièce, est d'une géniale finesse. L'intensité du récit ne se détend jamais. Impossible de se détacher du livre avant d'en vivre l'issue, celle que l'on pressent, celle que l'on redoute... celle que l'on sait d'avance puisqu'il s'agit d'un roman qui raconte une histoire vécue. Magistral adversaire de la désinformation, Volkoff dresse au passage, pour



celui qui veut entendre, la liste des mensonges inventés pour accabler un petit peuple qui ne demandait qu'à vivre quotidiennement de sa terre et de son travail, au rythme de sa foi et de ses traditions, mais libre et respecté. Et les pères du mensonge, qui, on le constate sans cesse, se répand d'autant plus facilement qu'il est plus énorme, sont clairement désignés.

Peut-on dire que Vladimir Volkoff défende une cause,

soutienne un combat ? Oui, certainement : ceux de l'honneur des lettres françaises. Pour cela, il lui suffit de remplir sa vocation d'homme de plume, qui est de nourrir le public de beauté écrite, de sublime écriture, art qui ne trouve son achèvement, selon l'enseignement de nos maîtres, que lorsque l'on dit vrai. Et si le livre ainsi ouvert se révèle une arme percutante contre les erreurs ambiantes, cela signifie non

pas que l'écrivain s'est fait chevalier mais qu'il est demeuré d'une intelligence véritablement libre...

C'est pourquoi Vladimir Volkoff occupe une place éminente dans notre littérature.

Pierre Darnac

La crevasse
de Vladimir Volkoff
De Fallois, L'Âge d'Homme,
180 pages, 100 F.

« LA PETITE MENTEUSE »
de Ers et Dugommier
Éditions Le Lombard,
48 p.

Les aventures de Muriel et Boulon, elle, une fillette espiègle, et lui, une sorte de robot aspirateur mi-Marsupilami, sont encore récentes dans le monde de la BD. Les jeunes lecteurs qui les découvrent pour la première fois apprécieront certainement ces personnages enchaînant gags et gaffes. Une série à suivre de près.

**« RENE BOUSQUET FACE
A L'ACHARNEMENT »**
d'Yves Cazeaux
Éditions Picollec,
140 F

L'on peut, et sans doute doit-on, ne pas ressentir une vive sympathie pour le personnage, homme du sérail de Marianne Trois, haut-fonctionnaire, adepte du triple jeu ; l'on ne peut, et sans doute ne doit-on, qu'avoir mépris et dégoût pour les chiens humains qui, lui vouant une haine vigilante, le traquèrent durant un demi-siècle et dont les scandaleuses clameurs armèrent le bras de son assassin, mauvais drôle demi-fou. La lecture de

cette belle et lucide plaidoirie écrite par un résistant de la première heure est indispensable à ceux auxquels la justice, la vérité apparaissent supérieures à l'aveugle vindicte politique.

Les pièces annexes, lettre de De Gaulle, du général Navarre, de moult et moult ennemis de l'État Français, sont d'un intérêt capitalisme.

**« LA GUERRE
DES ÉTOILES -
LES ENFANTS DU JEDI »**
de Barbara Hambly
Presses de la Cité,
477 p.,
120 F

Il y a quelques décennies encore, les romans feuilletons avaient pour héros Pardaillan ou Fantomas. Les lecteurs retrouvaient d'un volume à l'autre leurs héros préférés. L'avènement de la science-fiction a permis l'arrivée de nouveaux personnages, les extra-terrestres (humanoïdes ?) et autres princes de l'espace. Ceux qui ont aimé les films consacrés à la Guerre des Étoiles retrouveront ici non seulement les principaux protagonistes de cette série mais également leurs descendants. Distayant.

**« LA MAÎTRESSE AU
PIQUET »**
de Jean Anglade
Presses de la Cité,
374 p.,
120 F

D'un roman à l'autre, Jean Anglade célèbre à travers divers personnages et à différentes époques son héros préféré : le Massif Central. Il est vrai que cet auteur donne au Parisien le plus chauvin l'envie de découvrir l'Auvergne, ses habitants, ici une institutrice, et ses paysages si reposants. Une histoire simple et bonne comme les Auverpins.

**« HISTOIRE DU ROMAN
POLICIER »**
de Jean Bourdier
Éditions de Fallois,
350 p.,
130 F

Journaliste, critique littéraire, historien et romancier, Jean Bourdier connaît bien les polars pour les avoir chroniqués à longueur de colonne. Des "ancêtres" du XIXe siècle anglais et américain aux contemporains français, parmi lesquels l'incontournable ADG, il dresse un panorama, parfois subjectif, des maîtres du genre. Un ouvrage de référence.



Figures de style

Paroles verbales de la presse écrite

Il vient un moment où, si l'on n'y prend garde, le malentendu peut devenir une imposition. Au point où j'en suis arrivé aujourd'hui, je dois aux lecteurs du *Libre Journal* ainsi qu'aux auditeurs de *Radio Courtoisie* des aveux complets. A cause de mes chroniques de bévues et coquecigrues, on a tendance à me prendre pour un professeur de beau langage, ce que je ne suis pas et ne saurais être. Il y a d'ailleurs longtemps que je crois, avec Valéry, que le diplôme est l'ennemi de la culture.

Qu'est-ce donc qui me donne l'audace de corriger nos grandes gloires ? En Angleterre, on dirait qu'un chat peut bien regarder un archevêque ; ailleurs, on ferait plutôt référence aux "habits neufs de l'Empereur", au "brave soldat Chvéïk". Il existait en France même une tradition de libre pensée et d'irrespect qui semblait attachée à l'idée que l'on pouvait se faire du français libre et spirituel.

Nos compatriotes se veulent "littéraires", se disent "cartésiens", alors qu'en fait ils lisent peu et mal, paralysés par le respect qu'ils croient dû aux puissants et n'utilisent que bien rarement et fort mal leur supposé sens critique.

Lycéen dans les années Pompidou-Giscard, j'avais pu remarquer, lors d'un fait divers footballistique, comment une information bouffonne peut être imperturbablement reprise, plusieurs journées durant, par journaux, radios et télévisions. Le football ne m'intéressait guère, mais comme tout Français je devais subir l'ouverture des journaux télévisés avec la déclaration ulcérée de l'entraîneur français Stéphane Kovacs qui exprimait son indignation dans une formule ramassée qui me plongeait dans une hilarité, partagée, hélas, par bien peu !

"On m'a frappé dans le dos alors que je n'étais pas là", hurlait le sportif, sur quoi les journalistes enchaînaient, l'air contrit, consternés qu'une trahison aussi infâme pût frapper ainsi notre gloire nationale.

J'avais déjà l'intuition que les choses qui nous étaient présentées comme sérieuses étaient traitées bien légèrement, et mes soupçons trouvaient là moyen de se renforcer.

Déjà Mashmallow perçait sous Duhamel, et l'information était bien respectueuse, sous des dehors nouveaux d'insolence bon enfant.

Il s'agissait de ménager chèvre et chou ; entre chien et loup, les nouveaux maîtres apprécieraient... Le chant inventé alors, et repris depuis, fut celui des "élites les plus intelligentes, les plus cultivées, les plus sophistiquées du Monde". Trois ou quatre ou cinq (?) millions de chômeurs plus tard, le bon peuple ne s'étant pas lassé, le tube est toujours là, nos Maîtres-Chanteurs aussi d'ailleurs. Peut-être serait-il bon de s'intéresser aux paroles, ne croyez-vous pas ?

Si vous voulez bien me suivre dans la chambre du fond, je vais vous montrer mon herbier "Figures de style", constitué avec l'aide d'avis d'experts ; une passion demande à être entretenue. Les nigauderies, paralogismes, télescopages et autres impropriétés divisibles à l'infini doivent être signés par de grands noms, ce que Claude Imbert, dans ses propositions d'abonnement, appelle les "plumes éclairantes". C'est la première règle : comme les vrais chasseurs, nous ne traquons qu'un gibier digne de nous, ceux que j'appelle les "Figures de style" (syllepse !). La deuxième règle est de préférer l'écrit à l'oral ; il faut laisser sa chance à la bête.

En dehors de ça, c'est tout, nous pouvons y aller avec filet à papillons et bottes d'égoutier. Pourquoi se fixer des règles, si ce n'est pour avoir le plaisir de les contourner ! Nos politiques nous l'ont bien appris. Je vais donc vous parler d'un obscur, d'un sans grade, celui qui est à la base de ma vocation de chasseur de coquecigrues. J'ai longtemps cru que c'était un humoriste dissimulé, tant ses articles m'arrachaient de rires sur les sujets les plus graves.

Je me préparais à aller quêter le soutien de sommités nécessaire pour la constitution du "Prix Devinat" dont le rôle aurait été d'encourager les bouffées délirantes dans la presse. J'attendais Dutourd, ce fut Beketch !

La chronique de François Devinat, dans *Libération*, avait trait aux institutions et au judiciaire, sujets suivis généralement par des gens pointilleux et peu enclins à l'humour. Par exemple, on pouvait y trouver ceci le 21 juin 1990 :

"Les juges vont bloquer la machine judiciaire pour vider leur sac : pas moins de dix à vingt ans de frustrations patiemment accumulées, de coulevres prétendument avalées (...) Jamais la justice n'était sortie aussi massivement de son alcôve (...) S'asseyant sur vingt ans de divergences, les autres syndicats ont suivi comme des flèches."

Une autre fois, le même Devinat s'interroge : "Est-il possible d'arracher le conseil de la magistrature, clé de voûte de l'avancement, des mains du pouvoir politique ?" puis, dans le même article, sur "le bol empoisonné de l'amnistie qui ne mettra pas la justice hors touche"

Le "hors touche", qui consiste à regrouper deux expressions voisines ("être hors jeu" et "botter en touche") pour en faire une troisième qui n'a pas de sens me ravit. Selon *Les Procédés littéraires* de Bernard Dupriez, "une expression défectueuse qui, sans constituer une incorrection grammaticale, fait violence à l'usage et à la logique est une cacologie". On ne pourrait mieux dire : Devinat est un cacologue ; mais il n'est pas le seul, comme nous l'allons voir.

Jacques Juillard, dans *L'Observateur* de cette semaine, nous apprend qu' "un long cycle de faiblesses et d'incohérences se prépare, qui allait presque de toutes pièces ériger la question corse en plaie purulente de la République".

Michel Blanzat

Prochain épisode : Tous cacologues ?



Minorités opprimées

S'il est un terrorisme intellectuel qui perdure depuis que le monde est monde, c'est celui des minorités prétendument opprimées qui se servent de ce statut de "victimes" pour masquer leurs erreurs, leurs manquements et/ou leur incompetence. Au guichet de La Poste vous tentez, en vain, de faire comprendre vos désirs à l'exotique détentrice d'un QI à deux chiffres. Arrive forcément un moment où, excédé, vous lui faites part de votre lassitude à l'enseigner. Eh bien, là, il y a toutes les chances qu'elle vous réponde : "Vous me dites ça parce que je suis noire" !!

De même, un gérant de société au patronyme ethnodifférencié et sommé de rendre à la justice le compte de ses malversations financières ne manquera pas, par le biais de son avocat nanti d'un nom du même genre, de laisser sous-entendre au juge qu'il ne serait pas dans son intérêt de condamner trop durement son client s'il ne veut pas qu'une réputation fâcheuse ne vienne s'attacher à son nom...

Ainsi, encore, le voisin de palier antiphysique qui n'aime la musique que tonitruante et nocturne ne manquera pas de reprocher son "racisme anti-gay" au Franchouillard borné de l'étage au-dessus qui s'entête à prétendre que la nuit est faite pour dormir.

Enfin, qui n'a jamais entendu une employée du sexe féminin rétorquer à son supérieur "Vous êtes misogyne !" lorsque celui-ci lui faisait observer pour la centième fois que les dossiers verts allaient avec les verts et non avec les rouges ?...

En clair, ayant parfaitement assimilé l'horrible notion d'exclusion, je revendique nonobstant le droit imprescriptible et égalitaire de dire à un imbécile que c'en est un, quand bien même serait-il noir, ou juif, ou inverti, ou du sexe féminin, voire tout ça à la fois.

Toubon ne va quand même pas me faire un procès pour ça, non ?

Sinclair

par Pierre Monnier

Je ne regrette pas d'avoir critiqué la IIIe République, mais maintenant que je connais la Ve, je m'interroge.

Il est évident que la IIIe était blette. Mais tout de même. Les escroqueries, magouilles et corruptions en tous genres suscitaient la colère (exemple du 6 février). Aujourd'hui ?... Rien !... Voyez le contenu des livres de Montaldo, Barril, Hallier, etc., qui dénoncent les pires horreurs !... Aucune réaction !... Jamais un Coluche ne se serait fait acclamer par des foules hurlant : "Oui ! Oui ! Tu l'as dit : nous sommes des enfoirés" !... Jamais un Français n'aurait supporté qu'on lui enjoigne de sodomiser sa mère ! Aujourd'hui, les Lang, Léotard, Chirac supportent et en redemandent.

Le "Nique ta mère" importé ne trouvait autrefois de réponse que le poing dans la gueule, quand ce n'était pas plus sévère. Aujourd'hui, c'est "Subventions et publicité".

Ceux qui ont assez de dignité pour résister sont voués à la haine de l'Établissement et des médias soumis.

Chamfort l'aurait dit : "Ce ne sont pas les incendiaires que l'on poursuit mais ceux qui sonnent le tocsin."

"Tout homme est mon frère tant qu'il n'a pas parlé" (Jean Rostand).

C'est un des traits les plus réjouissants de la Démocratie... Les erreurs, sottises et cagades de ceux de droite qui nous gouvernent aujourd'hui autorisent les critiques et les jugements les plus sévères à une gauche qui en fit autant, sinon plus, pendant douze ans... en attendant de remettre ça, si elle revient au pouvoir.

Aux évêques, sur l'avortement

Par l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de nos frères et sœurs les plus petits et innocents qui sont déchirés, broyés, aspirés dans le sein de leur mère, grâce à la loi ("illégal", dit le Saint Père) contre l'avortement signée en 1975 par le "catholique" Jacques Chirac en tant que premier ministre, et renforcée actuellement sous sa présidence.

Pour percer le mur de la banalisation dressé autour de l'avortement dans notre pays, pour démasquer sa fausse légalité, pour dissiper les ambiguïtés dans les cœurs des croyants et soutenir tous les défenseurs et sauveteurs de la vie, nous nous permettons de vous adresser cette supplique : que le Saint-Esprit donne à Monseigneur la force et la charité nécessaires pour excommunier - publiquement et nominalement - dans votre diocèse ce haut responsable, et tous ceux qui soutiennent en tant que législateurs le maintien de cette horrible loi dans notre pays, comme cela est précisé dans l'ancien et le nouveau Droit canon (nouveau CIC N° 138). Il est scandaleux que ces personnes puissent continuer à communier en public dans tous les diocèses et être filmées par la télévision pendant qu'ils le font.

Cette excommunication devrait aussi mentionner l'impossibilité de sépulture catholique, pour montrer la gravité de l'acte en cause.

Devant cet horrible massacre massif d'êtres humains innocents, que Monseigneur trouve la force d'un cardinal Mindszenty, d'un cardinal von Galen, d'un cardinal Slipyi et de tant d'autres pasteurs qui ont témoigné de la vérité, à l'occasion d'autres massacres, par des paroles et des gestes héroïques et qui sont allés jusqu'à risquer leur vie pour ne pas laisser s'égarer leurs brebis.

Aux USA, deux évêques catholiques se sont déjà levés récemment pour prononcer ces excommunications publiques de notables ayant légalisé l'avortement : Mgr Fabian Wendelin Bruskewitz, évêque de Lincoln (Nebraska) et Mgr Elden Francis Curtiss, évêque de Omaha (Nebraska).

"Le sang innocent crie au ciel !" prophétisait déjà Pie XI.

A. Katsner et R. Pellabeuf



CINEMA

« Le Jaguar » de Francis Veber

L'écologie est toujours à la mode et source d'inspiration. Il y a peu, Coline Serreau, avec *La Belle Verte*, a tenté de renouer avec le succès de *Trois Hommes et un couffin*. Elle n'a réussi qu'un coup faible drainant, espérons-le, plus de trois spectateurs.

Dans la même veine "écolo", Francis Veber vient de réussir un film particulièrement attachant. C'est un retour en force, après dix ans d'absence sur les plateaux français. Il y a eu au Théâtre des Variétés, toutefois, durant deux saisons, son irrésistible *Dîner de cons*.

Wanù, Indien authentique, a quitté son village d'Amazonie pour plaider, de par le monde, la cause de son peuple menacé par la civilisation. Il se trouve à Paris, dans l'ascenseur de l'Hôtel de Crillon, avec son interprète et chaperon Campana (Jean Reno), quand monte avec eux Perrin (Patrick Bruel), jeune flambeur couvert de dettes. Cette rencontre fortuite va bouleverser l'existence des trois personnages. Durant la montée de l'ascenseur, Wanù plonge son regard dans celui de Perrin qui devient soudain sorcier et doit se rendre en Amazonie. Il ne croit absolument pas aux forces surnaturelles mais il pense qu'un lointain voyage l'éloignerait des joueurs floués qui le traquent... Il finira par sauver le village de Wanù, par devenir l'ami de tous les Indiens et trouver l'amour.

Cette comédie, écrite au rasoir, dose avec finesse le rire, la tendresse, l'émotion et le grand spectacle. La beauté des paysages soutenue par la musique "très cinéma" de Wladimir Cosma est à couper le souffle. Jean Reno confirme qu'il est un grand acteur.

Quant à Bruel, on oublie, et c'est heureux, le chanteur.

Totalement visible en famille.

Olmetta

Sans portée

Fayot, moi ?

Sous l'aile de Rodin (Dieu sait s'il y avait de la place) une bande de jeunes, oui, monsieur, de jeunes portaient plus d'attention aux railleries d'un wash-board, du groove ou du tailgate qu'au pauvre Archimède, qui avait pour principe de plonger régulièrement son corps dans l'onde pure !

Ces bougres décidèrent de former un orchestre, sous le nom de, tenez-vous bien, "Haricots Rouges", de tout plaquer et d'en vivre. Moi, je dis : elle est belle, la France !

Ils sillonnaient le pays, au volant, qui d'une Jaguar, qui d'une traction, qui, d'une Cadillac pour se retrouver (le mot n'est pas juste) alors qu'ils avaient un concert à Chalon(s)-... trois d'entre eux à... sur-Marne et les quatre autres à... sur-Saône.

Ils avaient un tel talent qu'ils vous tiraient par la bonne humeur les bourgeois, notaires, noctambules et ceux qui allaient le devenir, un ou deux médecins et même Antoine Blondin qui, la veille de la première arrivée du Tour de France aux Champs-Élysées, fit le vide dans un grand hôtel proche du périp'h pour les avoir à lui, rien qu'à lui, alors qu'il était aux commandes d'une rafale de boissons apéritives.

Bénis des dieux de la musique, ils furent à l'affiche d'Armstrong, des Beatles, des Stones, puis de Brassens ou de Brel... non mais vous vous rendez compte ?

Quand on pense qu'ils ont enregistré à la Nouvelle-Orléans dans le temple du vieux-style, et dans le quartier français qui devait les espérer depuis bien longtemps. A la Martinique, aussi, j'allais oublier !

Partout, je vous dis !

Moi, je les ai bien connus, je les vois et les entends avec toujours le même plaisir, ils n'ont pas changé, les fayots. Ils ont un peu plus de trente ans et ils le fêtent. Ils nous font l'honneur, après quelques années de tournées européennes, et en banlieue, à Chennevières notamment, de revenir à Paris.

C'est au Forum des Halles pardon de vous quitter, j'y vais.

Delaigle

THEATRE

« Sylvia » de A. R. Gurney

Charmante, tendre et drôle comédie d'une réalité décalée, adaptée par Anne Tognetti et Claude Baignières de la pièce créée en 1995 au Manhattan Théâtre Club. Lars Schmidt, le Suédois qui, entre autres, nous révéla Peter Brook et mit en scène Jeanne Moreau dans les œuvres de Tennessee Williams, a réussi un subtil montage.

Sylvia, gentille chienne (Julie-Anne Roth), a suivi un soir Jef (Jean-Pierre Cassel) qui, après le bureau, rentrait chez lui. Il va tenter de la faire adopter par son épouse Kate (Catherine Rich). Pas facile. La légittime est carrément jalouse et prend prétexte de ses rideaux, fauteuils, chaussures, etc., pour refuser Sylvia... Il en résulte des tentatives d'arrangement avec l'aide d'une amie et d'un psychiatre (interprétés par Bernard Alane) tandis que Jef promène Sylvia et parle "chien" avec son voisin (encore Bernard Alane). Situation banale mais du plus jubilant comique. Pièce tendre parce que l'animal parviendra à aplanir les difficultés par des concessions qui ressemblent à de la soumission. Oeuvre mélancolique, enfin, mais seulement en filigrane car les chiens vieillissent plus vite que les humains et s'en vont quand on ne peut plus se passer d'eux...

C'est toujours un vrai bonheur de retrouver le charmant et talentueux Jean-Pierre Cassel hélassi rare. Julie-Anne Roth est belle, charmante, attachante et pétrie de talent dans un rôle difficile. Catherine Rich est exactement le personnage, diaphane et fort à la fois. Quant à Bernard Alane, il jubile et nous fait jubiler en beauf à berger allemand, en très chic copine de Kateet en "psy" allumé).

Un délicieux moment dans un beau Théâtre...

Bouffes-Parisiens,
01 42 96 60 24.

Olmetta



Guy Vignoht

L'ami Vignoht expose à La Coupole. Pas celle du quai Conti (il n'a toujours pas les bonnes fréquentations) mais celle du Montparno.

Il présente dans le célèbre restaurant trente portraits de personnalités célèbres, spécialité de l'artiste, écrivains et peintres qu'il a rencontrés. Seule exception: Saint-Ex, qu'il n'a jamais pu voir mais il ne l'aurait pas dit qu'on ne l'aurait pas soupçonné !

Ce sont des portraits ressemblants, précision utile aujourd'hui. Bien qu'ils ne soient pas "léchés". Souvent des lignes sombres marquent, à l'huile, les grands traits de la figure qui jaillit d'une pâte riche, onctueuse ou sèche, selon l'inspiration et le modèle ; cela peut même aller jusqu'à la transparence si la personnalité du sujet s'y prête.

Vlaminck, par exemple, n'est en rien "transparent". Il envahit au contraire presque toute la surface de la toile par sa carrure et les couleurs de son vêtement. Marcel Aymé, en revanche, est plus "flou", plus subtil. Et Vignoht rend par sa touche volontairement incertaine toutes les ambiguïtés (honnêtes !) du personnage et de son œuvre. Gen Paul, lui, est traité en lignes rigides, dans un camaïeu d'ocres sévères, le visage comme fermé. Rien à voir apparemment avec la peinture d'icelui ni avec les évocations qu'en fait Aymé dans ses nouvelles. Et pourtant, on se dit que Gen Paul devait ressembler à cela !

Il y aussi Céline, que Vignoht a rencontré chez Marcel Aymé. Beaucoup de peintres, et des meilleurs parmi nos artistes français du XXe siècle : Braque (mais pas Picasso !), Derain, Lorjou, Staël, Vlaminck... Et des auteurs qui sont les nôtres : Cocteau, Nucera, Mac Orlan...

Vignoht a rendu "leurs figures" avec grand talent, en un éloge à l'amitié et à l'admiration.

Nathalie Manceaux

La Coupole, 102 bd du Montparnasse, Paris XIVe ; tous les jours de 7h30 à 2h du matin ; jusqu'au 31 octobre.

Quoi qu'il eût assuré, en s'autoproclamant, le 4 septembre 1870, ne vouloir que poursuivre la guerre contre la Prusse, jusqu'au-boutisme d'ailleurs fou vu la pitoyable situation où se trouvaient nos armées, et ne point chercher à jouer un rôle politique, le Gouvernement de Défense nationale rendait, le 24 octobre, le décret suivant : "Les Israélites indigènes des départements de l'Algérie sont déclarés citoyens français. En conséquence décret, réglés par la loi française, tous droits acquis jusqu'à ce jour restent inviolables. Toute disposition législative, tout sénatus-consulte, décret, règlement ou ordonnance contraires sont abolis".

L'inspirateur était le Garde des Sceaux Isaac Moïse, dit Adolphe Crémieux, Souverain Grand Maître du Rite Écossais, président de "l'Alliance israélite universelle".

L'initiative gouvernementale témoignait d'une ignorance absolue de la psychologie des musulmans algériens, lesquels haïssaient les juifs. Lorsqu'elle leur fut connue, Arabes et Berbères s'insurgèrent. "Pour moi, trancha le clairvoyant amiral de Gueydon, le décret d'assimilation a été la cause déterminante de l'insurrection. Les musulmans en ont été extrêmement froissés".

Et, en 1871, nombre d'autres spécialistes des affaires algériennes stigmatisèrent le très irréfléchi ukase. Le général Ducrot, écrira : "Le décret de M. Crémieux sur la naturalisation des juifs met le feu partout", et M. de Fourtou, député chargé d'un rapport relatif à l'abrogation du décret-fera observer à l'Assemblée : "Rompre cet équilibre entre algériens, n'est-ce pas réveiller fatalement contre eux-mêmes des haines non encore assoupies, allumer contre nous d'implacables colères et jeter ainsi dans notre colonie une semence de soulèvements et de révoltes ?"

Sans le décret Crémieux, aurions-nous perdu l'Algérie ?

Jean SILVE de VENTAVON

Magnificat

Elle l'embrassa sur le front en disant : "Nous nous aimerons, même en ton absence. Tu resteras mon mari !" René venait de mourir comme un patriarche, âgé de 93 ans. Je récitai les merveilleuses prières du rituel : "Subvenite, Sancti Dei... Venez, saints du ciel ; portez-lui secours..." Puis son épouse dit avec force : "Que Dieu me donne la force de supporter cette épreuve. Je la lui offre. Qu'il reconnaisse ses bienfaits et l'accueille en son Ciel. De Là-Haut, il bénira sa femme, ses enfants et ses petits-enfants."

Il y a quinze jours, je leur portai la communion. Il était dans son fauteuil, bourru et lucide. Marie-Thérèse, sa femme, se retira discrètement pour qu'il se confesse. "Elle est de Châlons ; moi je suis de Buxy. Le dernier économiste de l'abbaye de Cîteaux, don Coury, se réfugia chez mon arrière-grand-père, à Pierre-de-Bresse !"

Je l'entendis à son tour. "Il était fils unique. Chez moi, nous étions sept. C'est qu'on ne voit pas les choses de la même façon quand on est fils unique ! Mais nous nous sommes adaptés l'un à l'autre. Il était d'une religion plus austère, moins douce que celle que j'ai reçue."

De retour au salon, elle s'agenouilla à côté de son mari, accoudée sur le bras du fauteuil. Ils reçurent l'Hostie. Il croisa les mains, ferma les yeux et pria. Elle aussi, ramenant les mains sur son visage. Ah ces mains de vieillards, si blanches, si fines, si belles ! Et ce geste qui n'est que le geste de la prière, que le geste de l'amour de Dieu !

"Nous allons essayer de nous aimer jusqu'au bout, conclut-elle toujours à genoux. Nous ne nous sommes jamais quittés depuis notre mariage, en 1931. Je vous remercie d'être venu nous apporter la force et le courage."

Demain, nous enterrerons René. Nous lirons le récit des derniers instants de Jacob : "Je vais être réuni aux miens. Enterrez-moi près de mes pères" (Gn 49). Nous chanterons le *Magnificat*. "Je désire qu'on chante le *Magnificat* en remerciement pour notre vie. J'aime bien le *Magnificat*, même dans les jours de détresse. J'ai hâte de le rejoindre. Je vais prier davantage maintenant."

Abbé Guy-Marie



La Grande Guerre

Par Serge de Beketch

Chose assez peu connue : pendant toute la durée de la guerre, à compter des tout premiers jours, les poilus ont trouvé le temps et le courage de fabriquer une vraie presse du front, journaux autographiés, tirés, photocopiés ou même imprimés, qui ont été publiés dans les tranchées, entre deux sorties, au milieu des bombardements.

Ces extraordinaires témoignages furent rassemblés dans *Tous les Journaux du front* et publiés par la librairie Berger-Levrault dans ses ateliers de Nancy, ouverts depuis le début de la guerre et qui ne cessèrent pas de fonctionner malgré les zeppelins, les taubes et le bruit du canon depuis le commencement d'août 1914.

Ce serait d'ailleurs une belle idée de les rééditer.

La couverture du volume, en couleur, reproduisait un très joli dessin : un troupier, sac au dos, prêt à sortir de la tranchée, et qui, la pipe à la bouche, assis sur un sac de sable, écrivait sur ses genoux ses impressions et ses boutades.

Les poilus publièrent ainsi plus de soixante journaux, avec des moyens de fortune, la plupart illustrés par des artistes de talent qui croquaient des types d'après nature, entre deux gardes, entre deux marmites.

Le premier en date fut *L'Écho de l'Argonne* dont le n° 1 parut le 25 octobre 1914, ce qui en fait le doyen des journaux du front. Il était tapé à la machine à écrire sur du papier à report, transporté sur la pâte à reproduction et reproduit à la diable sur du papier chandelle. On y trouve des expressions amusantes dans le genre des boutades d'Aurélien Scholl : "Le soldat Cavé va au feu... comme la porcelaine".

Puis *L'Écho des Tranchées*

Libres journaux des tranchées

parut le 30 novembre 1914, fondé par Paul Reboux, auteur des fameux *A la manière de...*, recueil de pastiches qui, depuis, ont fait école et dont l'un des plus talentueux successeurs fut Michel Perrin.

Les premiers numéros contiennent des lettres d'encouragement de personnalités de l'époque : Poincaré, Henri de Régnier, Edmond Rostand, Théodore Botrel et même Millerand. Avis était donné que le supplément était interdit aux jeunes filles... de moins de quarante ans et l'on y trouvait un remarquable dictionnaire de l'argot des tranchées qui, lui aussi, mériterait une étude. Autre titre en vogue : *Le Poilu*, rédigé à l'arrière à Châlons-sur-Marne, imprimé et dont le tirage dépassait treize mille exemplaires.

On y trouvait de ces nasardes que les combattants adressent à la camarade qui vient à chaque instant les frôler de son aile.

FABLE EXPRESS

Par un obus brutal, un fantasin novice

Eut la tête emportée à ses débuts au feu.

Renonçant aux galons, il quitta le service.

Morale :

Il faut savoir se contenter de peu.

L'Écho des Guitounes, organe officiel du 144e de ligne, se vantait d'être "le seul possédant un appareil frigorifique spécial lui permettant, en toute saison, de fournir des nouvelles fraîches". On y lit, sous la rubrique "Dernier communiqué de l'agence

Wolff" (agence de presse allemande), cette charge des délires de la propagande :

Un Taube, ce matin, s'élevant plein d'audace,

Est allé survoler Quimper et Tarascon.

En revenant il a crevé le Balon d'Alsace.

Plus rien à signaler sur le reste du front.

Ainsi, page après page, l'héroïsme côtoyait la fantaisie débridée. Dans *Le Poilu enchaîné* né quelques jours après que le journal de Clemenceau, *L'Homme libre*, eut pris le titre de *L'Homme enchaîné*, on lisait aussi bien ce poème :

*La Tranchée ? Un des plus beaux lieux que je connaisse
Pour le fier rendez-vous de toute la jeunesse.*

C'est la terre de France avec ses flancs ouverts,

Le creuset où se fonde un nouvel univers,

C'est le sillon profond où couve la Victoire :

Pour les uns le tombeau, pour les autres la gloire !

que ce quatrain humoristique :

A SARAH BERNHARDT

Jalouse d'héroïque gloire,

Quand tous les mutilés sont rois,

*Elle veut entrer dans l'Histoire
Avec une jambe en bois.*

ou que cette petite annonce parue sous la rubrique "Brevets d'invention" :

La Poilue, brosse pouvant servir pour la chaussure, les armes, les cheveux et les dents. Dépôts dans toutes les compagnies.

L'extraordinaire est que les hommes aient trouvé l'extraordinaire courage de s'amuser à ces petites blagues alors qu'ils attendaient leur tour de sortir de la tranchée pour bondir à l'attaque des Allemands, en sachant que plusieurs d'entre eux n'allaient pas revenir et que ce sourire était peut-être le dernier qui illuminait le visage de leur voisin.

